But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SEP 1953

FAUSTO COPPI FONCE VERS LE TITRE DE CHAMPION DU MONDE

Dans vingt kilomètres, Fausto Coppi sera Champion du Monde des routiers professionnels... Jamais encore, il n'avait réussi à endosser le maillot arc-en-ciel. Cette fois, le titre est à sa portée. Il vient de lâcher Germain Derycke, il grimace dans l'effort, il se livre de tout son être, de toutes ses forces, de toute son âme... Champion du Monde ! C'est — enfin — son rêve réalisé. *(Photo ramenée par notre avion spécial.)*

35 francs
20 pages - N° 423
Lundi
31 Août 1953
Afrique du Nord,
Avion . .. .. fr. 40
Suisse. .. .. 70 c.
Espagne . pes. 7 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SENSATION SUR LES FRONTONS :

LA SECTION PALOISE A CONQUIS LE TITRE (PETIT GANT) AUX DÉPENS DES FRÈRES UNHASSOBISCAY

(De l'un de nos envoyés spéciaux Marcel de LABORDERIE)

L'annuelle Grande Semaine des sports basques a entraîné, suivant la tradition, tous les amateurs et champions de pelote des places de Bayonne et Saint-Jean-de-Luz à celles de Cambo ou Hasparren, en les conviant même à sortir du pays basque pour faire des incursions dans des plaines voisines des Landes ou du Béarn. Huit jours durant, devant les frontons qui se dressent au pied des clochers ou à l'ombre des grands chênes, les meilleurs spécialistes de pelote à main nue, à pala ou à chistera, se sont disputé les titres de champions de France.

Si la tradition, toujours impressionnante, a été respectée, avec tout ce qui entoure les parties de pelote : arrêt du jeu au moment de l'Angelus, points criés par un chanteur, décisions rendues par des juges qui se concertent avec gravité, par contre la tradition a été bousculée par les joueurs à la conquête des titres.

Ainsi trois authentiques Béarnais ont ravi aux Basques le titre de champion au petit gant; pareillement le rebot, le plus noble des jeux d'Uskadie, qui semblait depuis toujours la propriété de Sare, de Saint-Jean-de-Luz ou de Baigorry, est revenu à Hasparren, grand triomphateur en définitive de la Semaine des Sports basques.

PAU ET SAINT-PALAIS NOUVEAUX CHAMPIONS AU PETIT GANT

Au petit gant, il est admis que ce sont Hasparren et Saint-Palais qui font la loi. Voilà pourquoi on retrouva face à face les deux clubs en finale, une première fois en cadets sur la place de Cambo, une seconde fois en juniors devant le fronton de Saint-Jean-de-Luz.

Le match des cadets, agréable tant ces jeunes maniaient le gant avec souplesse, resta indécis jusqu'aux deux tiers de l'épreuve. L'arrière Berrogain, animateur des Saint-Palaisiens, soutenu par son camarade Loustalot et par le tout petit Etchenou, prenait d'autant mieux l'avantage qu'en face l'arrière d'Hasparren, Driollet, envoyait souvent la pelote dehors. Bret, après égalisation à 13, Saint-Palais mena 22 à 16 et 26 à 18. Puis le combat changea d'allure : l'avant gauche Hirigoyen s'était installé au but, Driollet ne commettait plus d'erreurs. Alors Hasparren commençait par égaliser à 29, puis laissait sur place son adversaire littéralement débordé pour gagner 45 à 31.

Ce qui peut paraître curieux, c'est que Hasparren n'ait pas su au préalable s'assurer la victoire dans la catégorie juniors, surtout quand on compte dans ses rangs un champion de la trempe et de la classe de Mongourt. Mais, il est vrai, le résultat tint à un fil et Hasparren fut la victime d'un invraisemblable coup du sort : alors qu'avant le match les joueurs procédaient à la classique mise en train, l'avant droit Courtelarre reçut à bout portant sur l'oreille une pelote expédiée par son co-équipier Argainart. Il était mis hors de combat avant de jouer.

La partie n'en resta pas moins équilibrée. Elle fut mouvementée et indécise en diable. Saint-Palais prit d'abord l'avantage par 14 à 5, puis par 25 à 13, grâce à son intrépide avant gauche Pontacq, qui a le mérite d'attaquer et de prendre des initiatives.

L'Haspandar Mongourt, procédant par coups de boutoir, se chargea presque seul de rétablir la situation, d'égaliser à 25 partout et même de prendre l'avance.

De part et d'autre, les équipes procédaient à des permutations : à Saint-Palais l'arrière Berrogain passait avant, Pontacq se plaçait en défense puis revenait en avant; à Hasparren, Mongourt se mettait au but et, chaque fois qu'il prenait l'initiative des opérations, il alignait les points.

On croyait à sa victoire. Mais non : Saint-Palais réussissait à marquer 3 points et l'on arrivait à 49 partout. A qui le dernier point ? Le résultat tenait à un fil. Une balle de Pontacq tomba si près de la ligne qu'on pouvait la croire fausse : elle était bonne et assurait ainsi, contre toute attente, la victoire de Saint-Palais, depuis de longues années deshabitué du succès et qui revient à la surface après une longue éclipse.

La victoire chez les seniors de la Section Paloise est encore plus retentissante. Pour la sixième fois consécutive, les Béarnais accédaient à la finale, une finale qu'ils n'avaient jamais pu gagner, qu'ils avaient frôlée de quelques points, qu'ils avaient toujours perdue, soit devant les Parisiens de l'U.S. Métro, soit devant leurs éternels rivaux de l'Aviron Bayonnais.

Cette fois les Palois sont enfin victorieux et les transports de joie qui accompagnèrent le dernier point sur la place du fronton palois, les acclamations à l'adresse des trois joueurs béarnais portés en triomphe, attestent l'importance accordée par la Section Paloise à cette victoire sur l'Aviron Bayonnais.

Comment donc les trois fameux frères Unhassobiscay, champions de France depuis trois ans et détenteurs du titre de champions du monde, se firent-ils battre, 50 à 25, par les Palois ? Peut-être, à force de se produire sur toutes les places depuis si longtemps, étaient-ils fatigués et usés. Au début certes, ils dominèrent le débat. A gauche, François, par ses pelotes longues, harcelait l'arrière palois Tournerie, qui semblait condamné, en vertu de la tactique bayonnaise, à supporter tout le poids du débat. Mais Tournerie tint bon. Au surplus, Cambo, qui jouait à mi-distance pour le soutenir, se décida à attaquer. Enfin Matrassy, par des balles rasantes dont quelques-unes frôlaient les lignes, réussit comme buteur des points invraisemblables. On lui en a compté douze. Ce n'est pas un mince exploit.

Voilà pourquoi, après de constantes égalisations jusqu'à 9, les Béarnais se détachèrent, d'abord à 26-21; pour prendre ensuite, grâce à une brillante série de 11 points, l'avance, 37 à 21. Comme Tournerie ne faiblissait pas et remettait toujours la balle en jeu, le retour bayonnais, au contraire des années précédentes, ne s'effectua pas et c'est par le score de 50 à 25 — un peu sévère en réalité — que les trois authentiques Palois, Béarnais pur-sang, gagnèrent le match : une suprématie changeait de mains et de région.

AU GRAND CHISTERA GUETHARY FAIT LA LOI

A chacun sa spécialité. Au grand chistera, Olharroa, le club de Guethary, fait la loi. Déjà, au jour de l'ouverture de la Semaine, à Bayonne, l'équipe seniors avec Galardi, Olazaguire et Larchus, avait largement dominé, 60 à 37, les Girondins de Bordeaux : Sagardoy, Gibert et Blaya. Les initiés du grand gant prétendaient même que la finale aurait dû logiquement opposer les équipes 1 et 2 de Guethary. Placée dans la même poule éliminatoire, l'équipe 1 n'avait pu battre l'équipe 2 que difficilement, par un écart de 10 points.

La suprématie de Guethary au grand gant chez les seniors se retrouve chez les juniors. A Hossegor, dans la finale qui les opposa aux trois représentants de Mauléon, Recalt, Landarabilo et Nougalo, les joueurs de Guethary, d'abord tenus en respect avec égalisation à 7 puis à 13, prirent le large... Le junior Labadie, qui, signalons-le, opéra toute la saison dans l'équipe n° 2 des seniors, domina la fin du débat par sa plus grande puissance. Aidé de Jacachoury à gauche, de Larregain à l'arrière, il assura la confortable victoire de son équipe, par 60 à 32.

A MAIN NUE, HASPARREN EST EGALEMENT VIRTUOSE

Le championnat à grosse main pala fut sans histoire : les deux équipes finalistes étaient l'une et l'autre de Saint-Jean-de-Luz. Entre membres du même club, le match est souvent sévère, mais le virtuose Pierre Bareits, qui vaut les professionnels espagnols, ne pouvait être inquiété. En compagnie de son frère Bernard et en dépit d'une excellente défense de son adversaire direct, Clairacq, ce dernier soutenu à l'arrière tant bien que mal par Arretche, il l'emporta par le large score de 50 à 22.

Beaucoup de Basques accordent leur préférence à la pelote à main nue qui, à leurs yeux, représente le véritable jeu ancestral.

La Société Noizbalt, d'Hasparren — encore elle — revendique la supériorité dans cette spécialité. Elle dispose du reste de deux champions de classe, les jeunes Behengarray et Laco.

Behengarray participa donc à la finale des juniors. A vrai dire, sa présence déséquilibra le match, et sur la place de Cambo, on le vit, associé à l'ex-champion des cadets Doyhenard, faire montre d'une classe extraordinaire.

Contre lui, les deux frères de l'U.S. Cambo, Dominique et Pierre Erviti, se défendirent avec courage mais sans espoir. Après avoir mené 4 à 0, les deux Erviti subissaient la loi de Behengarray, finalement victorieux par 30 à 13.

LA CLASSE DE BEHENGARAY

Dans le domaine de la pelote à main nue, le jeune Behengaray peut être considéré comme la vedette de la Grande Semaine. Cet athlétique garçon de dix-neuf ans à peine, véritable force de la nature, avait déjà dominé de toute une classe dans la finale des juniors.

Dans le championnat des seniors, joué dans une ambiance de fête et de musique, sur la magnifique place de Hasparren, opposé à l'équipe de l'Aviron Bayonnais, ce même Behengaray continua d'affirmer une classe transcendante. C'est encore lui qui se montra le meilleur dans ce match qui servait de clôture à la Semaine des Sports basques.

Avec Laco, il eut vite fait de prendre l'avance, par 7 à 3, puis 10 à 4; plaçant des balles que ne pouvaient relever les deux joueurs de l'Aviron Bayonnais, il porta la marque à 17-9 puis à 20-10.

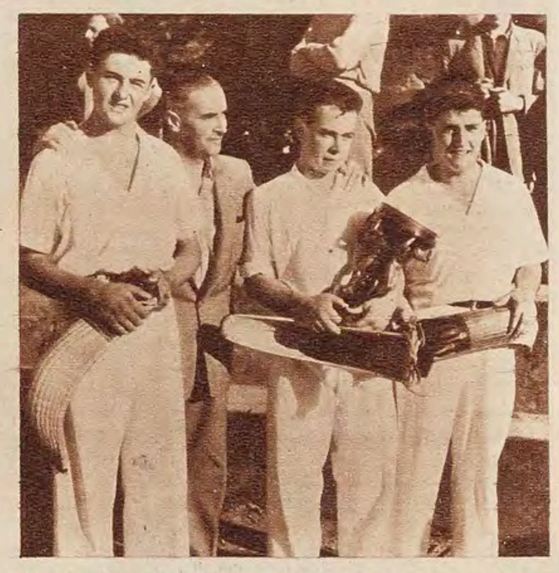
Continuant sur leur lancée, les deux joueurs d'Hasparren mettaient toujours en difficulté les deux Bayonnais Dunate et Cadeilhan qui, à l'arrière, ne pouvaient reprendre toutes les balles qu'expédiait l'extraordinaire Behengaray.

La fin du match vit une victoire facile pour Hasparren qui, après 25-12 remporte le titre par 28 à 14.

Avec Behengaray et Laco, Hasparren enlève son cinquième titre de champion de France. La société Noizbolt d'Hasparren est la grande victorieuse de cette Semaine.

Pour la sixième fois consécutive, les Palois disputaient une finale au petit gant. Mais cette fois, ils ont battu Bayonne. Après leur beau succès, Cambs, Tournerie et Matrassy sont surpris.

Les supporters Palois n'ont pas été longs à réagir. Joyeux, ils portent les vainqueurs.

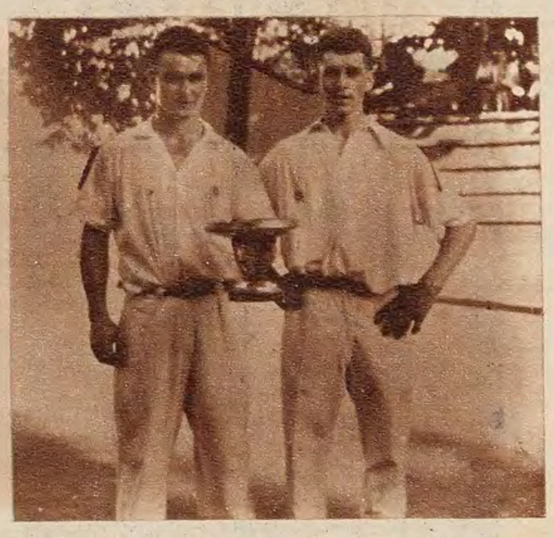


Les juniors de Saint-Palais (de g. à dr.), Berrogain, Loustalot, Pontacq et Etcheverry.

Clairacq, Arretches, Pierre et Bernard Bareits (de g. à dr.) ont été finalistes à grosse-pala.

Les jeunes Duhaut, Hirigoyen et Driollet (de g. à dr.) viennent de recevoir leurs trophées.

Mongourt, Sallebery, Aristide Bidart (deb.), Etchevers et Pierre Bidart (acor. de g. à dr.).



Doyhenard et Beherengaray, d'Hasparren (de g. à dr.) ont fait preuve de leur supériorité.

L. DELADERRIÈRE PROVOQUE LA RÉUNION DE LA HAUTE COUR DU FOOTBALL POUR AVOIR JOUÉ A CACHE-CACHE AVEC LE Dr BOILEAU

Léon Deladerrière

LE dimanche 31 mai 1953, au Stade de Colombes, devant 58.993 spectateurs, Lille a battu Nancy par 2 buts à 1. Enjeu : la Coupe de France. Trois mois plus tard, les deux clubs vont s'affronter à nouveau. Cette fois à bureau fermé. Juge-arbitre : M. Bédrigans, vice-président, délégué remplaçant le regretté M. Gambardella. Juges de touche : MM. Paul Nicolas, Touffait, Labourier et Sadoul. Enjeu : Léon Deladerrière.

Pour la seconde fois, le Comité des Cinq, créé par l'Assemblée Générale des Clubs Pros le 10 avril dernier à Bordeaux et chargé de juger souverainement des infractions commises par les clubs à l'égard d'un d'entre eux, va se réunir. Nancy a demandé une enquête sur le rôle du L.O.S.C. dans « l'affaire Deladerrière ». Lille plaide non-coupable. Il ne s'est pas intéressé à ce joueur qui est spontanément venu lui offrir ses services. Le véritable accusé sera Léon Deladerrière. C'est un match qu'on se dispenserait volontiers de voir jouer.

Léon Deladerrière est un ailier subtil et incisif. Il est brun avec une tignasse drue et rebelle ; des yeux vifs et noirs ; un sourire d'enfant sur un menton volontaire. Ce râblé petit bonhomme est intelligent et il a pleinement conscience de sa valeur. Peut-être même un peu trop.

Pourquoi et comment ce Nordiste né natif d'Annoeulin n'est-il pas venu au L.O.S.C. où sa place paraissait tout inquée ? Selon le Président Henno, il demandait trop cher pour passer pro, et Lille s'étant désintéressé de cet amateur aux dents longues, Deladerrière s'en fut jouer à Nancy où il se trouve depuis six ans. Selon d'autres qui ne brillent pas par la bienveillance, le jeune mérite de Deladerrière ayant échappé au Président Henno, le dirigeant lillois a trouvé a posteriori cette explication qui sauvegarde son amour-propre de découvreur de vedettes en herbe.

UN NANCEIEN QUI VEUT CHANGER DE CLIMAT

Lille ou Nancy, Deladerrière est et demeure Nordiste. Il était fatalement appelé à entrer un jour ou l'autre en contact avec le grand club des Flandres. Fin avril 1952, il fit sans succès des propositions par personnes interposées. Il ne se plaisait plus guère à Nancy. Son grand ami, l'arrière Pleymelding, parti en novembre 1952 pour Toulouse, il s'entendait mal avec Jacques Favre, le nouvel entraîneur, qu'il trouvait un peu catégorique. En un mot, il avait envie de changer d'air.

Seulement, il s'y prit mal. Du jour au lendemain, cet avant adroit et rapide devint maladroit et lent. Très brillant lors des deux derniers matches internationaux du printemps 1952 contre le Portugal et la Belgique, il fut médiocre contre l'Allemagne, retomba en équipe de France B, se traîna en championnat et, après la finale de la Coupe de France, déclara tout net qu'il en avait assez de Nancy et qu'il voulait être transféré.

Ce n'était pas ainsi qu'il pouvait convaincre son patron, le docteur Boileau. Ce médecin, qui fut arrière du C.S. Le Thillot et capitaine de l'équipe universitaire de Nancy, a du caractère. Il est violent et franc. Quand il a quelque chose à dire à quelqu'un, il ne mâche pas ses mots :

— Transféré ? Rien à faire ! Ce serait une prime au mauvais rendement et au mauvais esprit. Je vous garde et si vous ne voulez pas faire votre métier, je vous mettrai en équipe réserve. Vous jouerez contre des clubs de la région au lieu de disputer le championnat de France. Vous verrez la différence qu'il y a dans les primes de matches et pour votre standing d'international. Réfléchissez ! Au reste, votre mauvaise saison ne mérite qu'une prime de valeur de 360.000 francs. Vous n'aurez pas plus !

Naturellement, Deladerrière refusa et fut, réglementairement, porté sur la liste des transferts avec indication de la prime refusée. Saint-Etienne, intéressé, offrit 450.000 francs. Nancy s'aligna sur cette somme. C'était dire clairement que les Lorrains n'entendaient pas lâcher leur ailier. Les autres clubs, dûment prévenus, n'insistèrent pas.

LE MYSTERE DE THIONVILLE

Là-dessus, les vacances arrivèrent. Puis la reprise de l'entraînement. Deladerrière était là. Maussade, mais présent... Le 9 août, Nancy rencontrait en match amical Lille à Thionville. Deladerrière tint sa place ; Nancy gagna par 4 à 2. Tout allait bien... Tout alla mal...

C'est ici qu'est le nœud de l'affaire. A Thionville, le réfractaire a-t-il vu des dirigeants lillois, et particulièrement M. Klaes. S'entretint-il avec lui avant et après la rencontre ? Lui a-t-on conseillé de ne pas jouer le premier match de championnat pour Nancy de manière à pouvoir être ensuite transféré dans un autre club de première division, ce qui lui eût été impossible dans le cas contraire (et ce qui arriverait à Baratte qui voulait quitter le L.O.S.C. et ne pourrait jouer qu'en 2e division, puisqu'il a joué contre Strasbourg le 23 août) ? Cela, quelques hommes seuls le savent qui ont intérêt à ne rien dire. C'est devant le Comité des Cinq que chacun abattra ses cartes.

Toujours est-il que, le 11, Deladerrière partit pour Annoeulin, dans ce petit village du Nord dont il est originaire. Il demeura absent une semaine. Juste le temps pour le vice-président Martel de demander au Groupement la suspension du fugitif qu'un « bref » de la rue de Londres fulmina le 18, avec effet du jour de la fugue.

Le 17, l'ailier gauche de Nancy regagna les trois pièces, cuisine, salle de bains qu'il occupe dans un immeuble neuf, rue de Vaucouleurs. « Coco » Boileau — c'est le surnom que ses amis ont donné au docteur — venait de rentrer de vacances. Son premier soin fut d'aller voir l'enfant prodigue et de lui reprocher sa conduite :

— Si vous avez l'intention de rejouer dans l'équipe de France et d'être sélectionné pour la Coupe du Monde, je vous conseille de vous entraîner sérieusement. Pensez-vous que ce soit en délaissant le stade que vous vous mettrez en condition ?

— Oui, monsieur, répondit Deladerrière. Mais je dois vous dire que le L.O. S.C. est prêt à payer 10 millions mon transfert.

— Je sais, répondit « Coco ». M. Martel a déjà refusé à Thionville. Venez me voir chez moi, demain. Nous parlerons de votre situation.

LEON EST A LA PECHE

Le docteur Boileau attendit. Il attendit le 21, puis le 22, constata le 23 que le Nordiste ne se trouvait pas dans l'équipe qui jouait — et perdait — à Sète son premier match de championnat et retourna rue de Vaucouleurs.

Mme Deladerrière était seule. De Léon, point. Léon était parti à la pêche. Ou n'était pas rentré de Metz. De Metz où le L.O.S.C. s'arrêtait le dimanche après avoir joué à Strasbourg.

— Dites-lui bien que je voudrais rapidement le voir pour régler cette histoire, dit le docteur Boileau.

Le mardi 25 s'écoula sans Deladerrière. Le soir, le docteur, qui s'est découvert des qualités de patience qu'il ne se connaissait pas, retourna rue de Vaucouleurs.

— Léon n'est pas là ?

Léon n'était pas là. Il était à la pêche...

— Dites-lui bien que je tiens essentiellement à le voir demain...

Le lendemain, qui était le 26 août, Deladerrière ne vint ni le matin, ni l'après-midi. A 16 h. 30, ses consultations terminées, le dirigeant nancéien s'en fut faire ses visites, puis passa — l'habitude aidant — 9, rue de Vaucouleurs.

Léon n'était pas là. Il était à la pêche...

Cette fois, le docteur Boileau estima que la pêche est un sport divertissant, mais que le jeu de cache-cache n'est drôle que s'il ne se prolonge pas trop.

— J'ai assez couru. Dites-lui que je ne me dérangerai plus. Quand il en aura assez de la situation, qu'il vienne me voir.

Léon vint le lendemain à l'heure de l'apéritif. Un peu ennuyé de la tournure que prenaient les événements et du bruit fait autour de « l'Affaire » et de la convocation de la Haute-Cour du football à son propos.

Le docteur Boileau, au café, buvait un vin cuit. Deladerrière se mit à la table voisine et commanda une eau minérale pour montrer qu'il avait virtuellement repris l'entraînement.

On bavarda. Le lendemain, samedi 29, chez le docteur Boileau, Deladerrière, contre la promesse d'être transféré l'année prochaine — s'il fait une bonne saison, — acceptait de tenir contre Metz la place de Hediart, blessé.

Tout s'arrangeait, sauf la Haute Cour toujours convoquée.

Qu'y a-t-il dans le dossier que M. Martel, en l'absence du docteur Boileau, a transmis au Groupement ? Rien que des présomptions, mais assez lourdes venant après l'affaire Strappe à Nice (1).

Bien sûr, le F.C. Nancy peut se désister de sa demande d'enquête, mais comme on dit au Palais, « la Justice est saisie ». Et le Comité des Cinq doit se réunir avant le Comité Directeur qui peut seul le dessaisir... L'affaire se terminera sans doute par un « non-lieu ». Cela ne prouvera pas que l'oubli se soit fait : quand une affaire est retirée du rôle, le dossier reste au greffe...

(1) *Voir* But et Club-Le Miroir des Sports N° 419.

A 15 JOURS DU DÉBUT DE SAISON, MICHEL POMATHIOS CONTINUE A IGNORER LA GUERRE DES DEUX RUGBY

Michel Pomathios

LE seul reproche que Mme Pomathios puisse adresser à son mari, c'est n'être pas souvent dans le confortable appartement qu'ils occupent rue Godefroy, à Lyon, dans le quartier des Brotteaux, un des quartiers chics de la ville. A cela, le trois-quarts aile de l'U.S. Bressanne peut répondre comme tous les maris très occupés : pour faire bouillir la marmite, il faut d'abord aller chercher de l'eau.

La marmite des Pomathios bout très bien, mais l'eau est lointaine. Bon an, mal an, Pomathios effectue cinquante mille kilomètres pour l'aller chercher. Son circuit passe par Castres, Lavelanet, Vienne, Tours, Mazamet, Roanne, Paris, Villefranche pour les déchets de bonneterie ; l'Allier, la Basse-Auvergne, le Maine-et-Loire et l'Ain pour les plumes et duvets.

Autant dire qu'il a l'occasion de parler rugby au cours de ses voyages. Et avec quels interlocuteurs ! Avec M. Devernois, vice-président de la Ligue de Rugby à XIII, pour la bonneterie. Avec M. René Crabos, président de la F.F.R., pour les plumes et duvets.

Une amusante coïncidence veut, en effet, que cet ardent défenseur des XV, qui fut un instant tenté — oh ! tenté, tout juste, sans succomber ! — par le rugby à XIII, ait pour clients deux des grands prêtres des religions sœurs et ennemies. Mais Pomathios, qui ne mélange pas les affaires et le sport — enfin, pas trop puisqu'il commencera sa saison 53-54 en disputant des matches amicaux à Dôle, Digoin et Feurs, villes où il compte des clients — n'a jamais cherché à mettre en rapport les deux hommes.

La bonneterie ignore les plumes et duvets. Les plumes et duvets n'entendent rien à la bonneterie. Pomathios, lui, connaît de l'une et de l'autre. Il vend ses déchets de bonneterie à M. Devernois et ses plumes à M. Crabos. Impartialement.

Le seul point de contact entre XIII et XV, par l'intermédiaire de ce consciencieux fournisseur, pourrait être M. René Griffon, président du XV de Roanne, également client de Pomathios pour les déchets de bonneterie. Mais M. Griffon, s'il en a le désir, n'a pas besoin de Pomathios pour rencontrer M. Devernois. Il lui suffit de téléphoner chez le président des XIII, au Coteau, pour que M. Devernois se fasse un plaisir de lui faire visiter l'usine qu'il vient d'y installer aux portes de Roanne après l'incendie de l'ancienne, l'an dernier. Une usine moderne et dont le vice-président des XIII peut être fier. Les toits à ciel ouvert permettent une visibilité parfaite. Aux heures de pointe, de 11 h. à midi, et de 2 à 3 h., de 5 à 6 h., c'est-à-dire au moment où le personnel songe au repas, somnole un peu après le déjeuner ou aspire au repos après une journée de labeur, une musique douce de tangos et de slows vient stimuler les énergies défaillantes. Pomathios, qui va à Roanne plusieurs fois par semaine et que M. Devernois a pris en amitié, a naturellement visité ces installations. M. Devernois ne lui en veut pas de ne pas avoir joué à XIII et Pomathios a oublié les pourparlers engagés il y a trois ans et qui n'aboutirent pas, surtout à cause de M. Garnier, son beau-père, animateur de l'U. S. Bressanne, à qui il ne voulait pas faire de peine.

Au fond, pour Pomathios le rugby ne tient plus la première place, s'il constitue pourtant une excellente carte de visite. Il a refusé la sélection dans l'équipe de France qui devait jouer à Madagascar et l'invitation que lui fit

(*SUITE PAGE 19*)

Moulé dans un maillot de soie, bien posé en machine, le regard fixé sur la ligne qui fuit devant lui, Patterson, en pleine action, donne une impression de calme et d'équilibre que le résultat final viendra justifier.

Le grand gamin joyeux qu'est le champion australien se retrouve dès la ligne franchie. Un pied à terre, n'ayant pas encore abandonné sa machine, il reçoit avec le sourire l'accolade de l'Italien Tonio Bevilacqua.

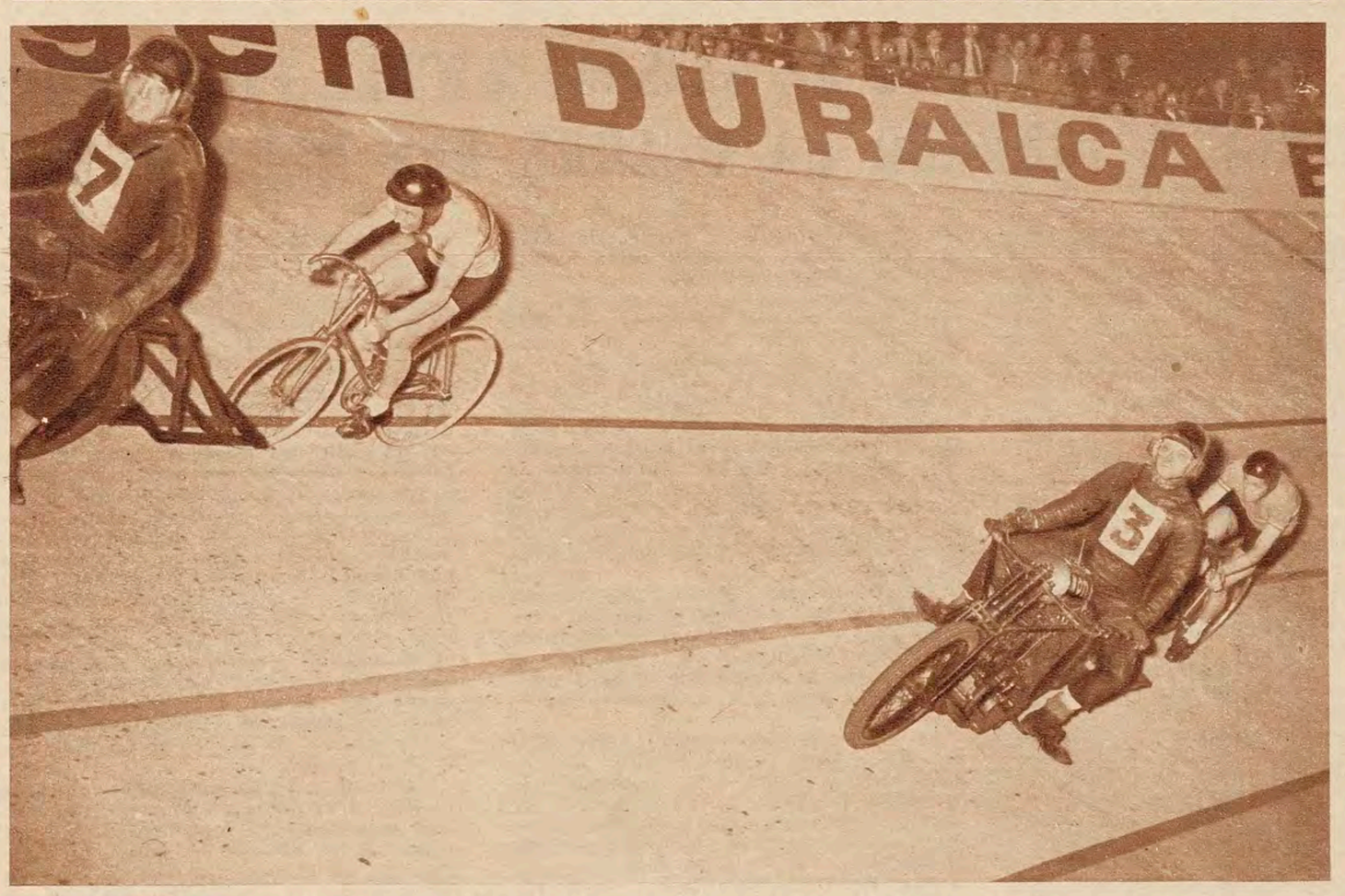
Pour la 2e fois, Patterson revêt le maillot arc-en-ciel de la poursuite « pro », et ne cache pas sa joie.

C'est le 4e titre mondial de Sydney. M. Joinard, qui l'assiste, n'a pas de « client » plus heureux que lui.

PATTERSON - MESSINA : le match de demain

★

ADOLPHE VERSCHUEREN : le stayer invincible



Le championnat du monde tient tout entier dans cette photo. Verschueren, entraîné par Maurice Ville, a tiré la dernière place au départ. En six tours, dans un sprint fulgurant, il a sauté quatre adversaires et s'est attaqué à Queugnet qu'entraîne Aug. Wambst. Le Français (à la corde) ne résiste pas à cet assaut. Sagesse ou erreur de tactique ? Plutôt erreur.

ZURICH (de l'un de nos envoyés spéciaux). — C'est sans la moindre vanité que nous avons finalement enregistré, à l'occasion des épreuves décisives des championnats du monde de poursuite, des résultats entièrement conformes à ceux que nous avions prévus. Il ne fallait effectivement se faire aucune illusion quant aux chances des deux Français, le professionnel Hassenforder et l'amateur Vitré. Il ne fallait pas davantage envisager d'autres succès que ceux de Patterson et de Messima, car ces deux coureurs sont indiscutablement, chacun dans son compartiment, les maîtres actuels de la spécialité délaissée cette année, volontairement ou non, par Coppi, Koblet et Van Est.

Dans le domaine des professionnels, « Hassen », battu par le Danois Nielsen en demi-finale, le fut aussi par Bevilacqua à l'occasion de la finale pour les troisième et quatrième places. C'est absolument normal, si l'on doit considérer comme remarquable le fait que l'Alsacien ait pu accéder aux demi-finales. Quoiqu'on en dise, la poursuite n'est pas uniquement affaire de classe et de courage. Elle s'apprend, comme s'apprend le sprint, comme s'apprend le demi-fond. Elle exige une position particulière, minutieusement recherchée, et un style grâce auquel l'homme tourne idéalement et fait le minimum d'écarts sur la piste, réduisant ainsi de la façon la plus stricte la distance REELLE à couvrir. Hassenforder fut un débutant de génie, mais il se comporta néanmoins en apprenti et ses départs fulgurants ne pouvaient inquiéter des garçons connaissant parfaitement la question, tels Nielsen et Bevilacqua.

LA DEMONSTRATION DE PATTERSON

Le vainqueur du tournoi fut Patterson, ce Patterson que l'on considère comme un phénomène, comme une force de la nature, mais qui toutefois a pris la peine de cultiver sa position en machine et son coup de pédale. La démonstration de l'Australien fut éblouissante. Alors que Nielsen avait fait grosse impression en demi-finale, le Danois fut littéralement surclassé en finale. Nous sommes de plus en plus persuadé que « Sid » ne nous donnera un aperçu de ses véritables possibilités que lorsqu'il affrontera un Coppi ou un Koblet en pleine forme. Nous pensons, en tout cas, qu'il a dans les jambes tous les records sans entraîneur jusqu'au dixième kilomètre. Mais ce grand fantaisiste songera-t-il jamais à s'attaquer aux records ? Nous en doutons.

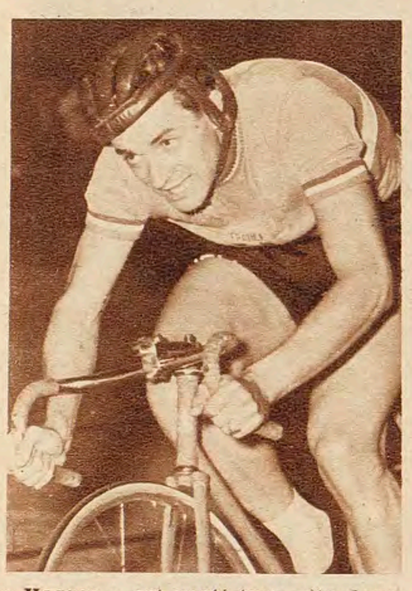
Chez les amateurs, Messina renouvela avec aisance contre son compatriote Campana sa victoire de 1948. Il est rare qu'un amateur soit champion du monde à cinq années d'intervalle, car, après son premier succès, il devient généralement professionnel. Mais le cas du jeune Guido est particulier : il s'était adjugé son premier titre à l'âge de 17 ans, ce qui lui laissait le temps de voir venir ! C'est maintenant seulement qu'il va faire le grand saut, et le prochain beau match à mettre sur pied serait celui qui l'opposerait à Patterson. Selon nous, « Sid » l'emporterait encore, mais la rencontre serait la plus équilibrée de toutes celles auxquelles il nous a été donné d'assiter cette année.

Messina avait éliminé Vitré. Notre compatriote a certainement progressé depuis 1952, mais il n'a pas réussi à éliminer complètement son incapacité à prendre un départ rapide. Même contre un adversaire de sa valeur,

Victorieux d'Hassenforder en demi-finale, Nielsen a rêvé pendant six minutes de battre S. Patterson.

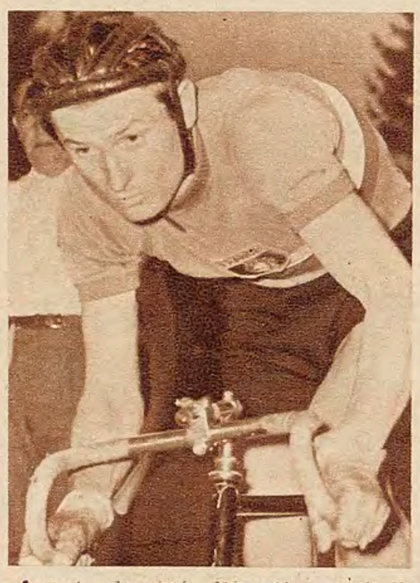
Il y a cinq ans, un poursuiteur prodige remportait à 17 ans le titre mondial des amateurs : l'Italien Messina. Puis il disparut. Il est revenu à sa condition d'autrefois. Champion d'Italie, il a conquis son 2e titre.

Entre M. Joinard et M. Rodini, président de l'U.V.I., Guido Messina « le revenant » et son adversaire Campana, fleuris tous deux, reprennent souffle. Le plus satisfait est M. Rodini : deux italiens en finale !



« Hassen » est parti trop vite dans sa demi-finale. Epuisé par cet effort, il s'inclina devant Nielsen.

Vitré ne craint pas l'effort qu'il va fournir en demi-finale. Son plus rude ennemi est, hélas, le trac...



Ayant dominé l'émotion qui l'a étreint, Vitré s'élance. Mais Campana est trop puissant pour lui !

avec lequel il fera jeu égal par là suite, il commence par perdre une quinzaine de mètres. Toutes ses poursuites deviennent donc des handicaps ! Campana, l'autre finaliste, est à notre avis très loin de son compatriote Messina. Tout comme Nielsen, il gagna excellemment (contre le Hollandais De Groot) sa demi-finale, mais il n'exista pas en finale. De Groot est une «nouveauté». Il sera dangereux dans douze mois, à Cologne.

LA DIFFICILE VICTOIRE DE VERSCHUEREN

L'épreuve mondiale de demi-fond, si elle fut intéressante jusqu'au bout, ne fit pour sa part que nous confirmer elle aussi ce que nous savions déjà.

Verschueren, tenant du titre, fut le meilleur devant nos compatriotes Queugnet, qui terminait dans le même tour que le vainqueur, et Lemoine, lequel était le seul des autres concurrents n'ayant pas perdu plus d'un tour au cours de ces cent kilomètres manifestement très durs pour tout le monde.

Verschueren prit un départ absolument sensationnel et de la dernière position passa tous ses adversaires, sauf un, en moins de six tours, puis marqua un temps d'arrêt avant de s'assurer le commandement de la ronde peu après le quinzième kilomètre. A partir de ce moment, il devait constater que Queugnet n'avait pas perdu le contact et, bien au contraire, l'avait suivi comme son ombre.

Nous allions d'ailleurs voir le Français talonner constamment le Belge, le forcer en toutes circonstances à se surpasser, lancer vingt attaques qui l'amenaient sur la roue du leader. Pis encore pour le favori : Lemoine, doublé une première fois au cours de la bataille initiale, résistait opiniâtrement ensuite et, sous couvert de ne pas être doublé une seconde fois, « arrêtait » littéralement Verschueren, brisant son élan, facilitant ainsi les mouvements offensifs de Queugnet.

Et la course allait conserver cette physionomie jusqu'à quelques tours de la fin, le résultat demeurant donc très indécis, et Verschueren faisant preuve d'une ténacité et d'un courage inouïs.

Le résultat sanctionna finalement, nous l'avons déjà laissé entendre, le triomphe du meilleur, mais on peut se demander avec inquiétude ce qui se serait passé si deux ou trois autres concurrents, se trouvant dans l'incapacité de courir pour gagner, mais étant toutefois susceptibles de se hisser par à-coups au niveau de l'homme de tête, avaient procédé de la même manière que Lemoine.

C'eût été un véritable jeu de massacre dont « Dolf » eût fait les frais. A un contre deux, il pouvait encore prétendre l'emporter, on sait ce qui se produisit ; à un contre trois ou quatre, il eût succombé et c'eût été grand dommage pour le sport. Les deuxième et troisième places de Queugnet et de Lemoine étaient amplement méritées, faut-il le préciser ? On regrette simplement que nos compatriotes se soient ligués à ce point contre leur adversaire. On peut d'ailleurs se demander si un Lemoine faisant la course vers l'avant, au lieu de la freiner à l'arrière, n'eût pas fait aussi bien que Queugnet.

Si ce dernier est un fameux espoir, nous possédons toujours dans notre champion de France actuel un extraordinaire vétéran.

Claude TILLET.

Verschueren vainqueur, Queugnet (au centre) et Lemoine vont effectuer leur tour d'honneur. Le Belge sourit. Queugnet est satisfait de sa bonne deuxième place.

Second de la course au titre, Queugnet, le maillot trempé de sueur, est enchanté et va le dire au micro à Georges Briquet.

Verschueren (à dr.) est heureux d'être champion du monde pour la deuxième année consécutive. Queugnet le félicite.

LES RÉSULTATS DE ZURICH

VITESSE « AMATEURS »

Finale. — 1. Morettini, 200 m. en 12"2/10 ; 2. Pinarello.

VITESSE « PROFESSIONNELS »

Finale. — 1. Van Vliet, les 200 m. en 11"6/10 ; 2. Sacchi ; 3. Harris.

POURSUITE « AMATEURS »

Finale 1re et 2e places. — Messina, les 4 km. en 5' 7", bat Campana, 5'15" 6/10.

Finale 3e et 4e places. — De Groot, 5'15"8/10, bat Vitré, 5'18".

POURSUITE « PROFESSIONNELS »

Finale 1re et 2e places. — Patterson, les 5 km. en 6'26"6/10, bat Nielsen, 6' 34".

Finale 3e et 4e places. — Bevilacqua, 6'36"2/10, bat Hassenforder, 6'45".

FINALE DU DEMI-FOND

1. Adolphe Verschueren (Belgique), les 100 km. en 1 h. 26'30"2/10 (moy. : 69 km. 365); 2. Roger Queugnet (France), à 70 mètres ; 3. Henri Lemoine (France), à 1 tour et 220 mètres ; 4. Schorn (Allemagne), à 5 tours ; 5. Marino (Italie), à 6 tours ; 6. Michaux (Belgique), à 8 tours ; 7. Besson (Suisse), à 9 tours.

C'est dans le cadre verdoyant de Lugano que s'est déroulé le championnat du monde des routiers pros. Tour après tour, les candidats au maillot arc-en-ciel ont senti s'élever sous leurs roues la dure côte de la Crespera. Ils l'ont abordée groupés jusqu'au moment où Coppi s'y est envolé. En seconde position : Lauredi, debout sur les pédales, devant Bobet, en danseuse.

Cette photo présente un autre aspect de l'escalade de la côte de Crespera. On remarquera l'élégance souveraine de Coppi, son visage détendu, sa facilité. Il suit Ockers qui s'est levé de sa selle, il coudoie Geminiani au masque creusé par l'effort, il précède Bobet, attentif, mais déjà convaincu de son impuissance. A la droite de Bobet : L. Petrucci, équipier de Fausto.

FAUSTO COPPI
IRRÉSISTIBLE A LUGANO

Enfui à 75 kilomètres du but, avec Germain Derycke le champion transalpin s'en défit à 25 kilomètres de l'arrivée pour terminer seul avec 6' 16" d'avance !

De l'un de nos envoyés spéciaux CLAUDE TILLET

LUGANO. — Le ciel était magnifiquement bleu et le soleil déjà ardent lorsque fut donné le départ du championnat du monde des professionnels.

Enchâssé dans le cadre à la fois grandiose et verdoyant des montagnes du Tessin, le circuit était envahi par une centaine de milliers de spectateurs: toute la nuit, la ville avait retenti du bruit de moteur des innombrables véhicules venus de l'Italie toute proche et nous allions incontestablement être les témoins de l'une des plus gigantesques parmi les grandes fêtes du cyclisme mondial auxquelles il nous ait été donné d'assister.

Sur le plan purement sportif, une passionnante question se posait : le circuit était-il aussi sévère qu'on avait pu le croire après les reconnaissances préliminaires du parcours? La course des amateurs avait fait naître des doutes. Les jeunes n'avaient pu se distancer et la victoire du tandem transalpin Filippi-Nencini, acquise avec 8 secondes d'avance seulement, était de nature à renforcer l'opinion de ceux qui estimaient le tracé tessinois encore trop facile ! On allait jusqu'à critiquer les « purs » qui avaient adopté, pour monter la côte, des développements jugés trop petits.

Pour leur part, les professionnels présents au départ continuaient à penser que la course serait extrêmement dure. Un champion tel que Bobet mettait en avant, à ce propos, les arguments suivants :

— D'abord, il s'agit pour nous de 270 kilomètres et non de 180 ; ensuite, nous serons infiniment moins nombreux et le début de la compétition n'en sera que plus sévère. Enfin, nous courons, nous autres, d'une tout autre manière que les amateurs.

Et tout cela devait être pleinement confirmé par les faits.

UNE BATAILLE ECHEVELEE

En effet, nous devions avoir le spectacle d'une constante bagarre, terminée par l'envolée magistrale du prestigieux Coppi, l'homme qui, tout en dominant depuis huit ans le cyclisme international, n'avait encore jamais été champion du monde sur route...

On voyait d'abord Astrua et Gaul tenter l'échappée au cours du deuxième tour, puis Van Breenen et De Baere au quatrième tour. Le Hollandais Van Breenen se trouvait d'ailleurs ainsi à l'origine de la « décision finale ». Demeuré seul après une chute du Belge De Baere au neuvième tour, il était rejoint au dixième par un petit groupe composé de Huber, Van Geneugden, Gismondi, G. Derycke, Wagtmans et Lauredi. Et c'est le peloton de tête ainsi formé qui allait constituer pour Fausto un objectif susceptible de devenir un tremplin lors de l'estocade ultime.

Le gros peloton, dans lequel se trouvait Coppi, était à ce moment (dixième tour, 150 km.) à 2'55" du leader. Au onzième tour, commençait la débandade : Ockers et De Fillipis, Lanfranchi se détachaient, imités un peu plus tard par Roks, Géminiani et Fornara. La situation du reliquat du peloton, dans lequel se trouvaient encore presque tous les favoris, devenait critique. Mais, au douzième tour, et en majeure partie sous l'impulsion de Coppi, un paquet de onze hommes revenait furieusement, comblant la plus grande partie de l'écart et passant devant les tribunes à 45" seulement. Peu après se produisait la jonction entre les sept leaders et les onze poursuivants.

L'ATTAQUE DE FAUSTO COPPI

Dix-huit en tête? Non, car immédiatement — c'est-à-dire au début du treizième tour, dans la côte — Coppi attaquait ! Seul, Germain Derycke parvenait à rester avec lui.

Nous étions à 75 km. de l'arrivée, et la course était jouée ! Les fuyards provoquaient, au surplus, la dislocation totale du groupe de chasse. A la fin de ce treizième tour, ils avaient pris 1'20" au trio Ockers-Gismondi-Varnajo, 1'45" aux autres lâchés. Et le peloton Kubler-Bobet ne passait qu'à 6'20" !

Alors que les autres tours avaient été couverts à des moyennes horaires oscillant entre 33 et 35 km., celui-ci avait été mené par Fausto à 37 km. 449 ! C'était prodigieux et on saluait déjà dans le crack transalpin le futur vainqueur. Il restait, pourtant, Derycke, un Derycke qui, à vrai dire, roulait moins souvent et moins fort que son illustre compagnon... Au quatorzième tour, le tandem accentuait sensiblement son avance : 2'36" sur le trio déjà mentionné, 4'03" sur le petit peloton dont Bobet, Kubler et « Gem » étaient les animateurs. Au quinzième tour, c'est 3' 20" que Coppi et Derycke possédaient sur leurs suivants immédiats, privés de Varnajo défaillant.

Au seizième tour, 3'35"...

Enfin, au début du dix-septième et avant-dernier tour, Coppi laissait Derycke sur place, fonçant vers la victoire dans un style étonnamment pur, sous les ovations délirantes d'un public très largement entremêlé d'Italiens.

Vous savez le reste et vous n'ignorez sans doute pas comment Fausto prit 6'16" à Derycke, courageux second, 7' 33" à Ockers qui battit Gismondi, 9'11' à De Filippis qui triompha de Gaul, 12' 57", enfin, à Kubler qui devança au sprint Bobet et Géminiani. Le compte y était et personne ne pourra contester dans l'avenir la qualité de la victoire remportée par le champion au palmarès le plus sensationnel.

Ajoutons à cela une dernière précision : 27 hommes seulement terminèrent.

UN CHAMPIONNAT SANS BAVURES...

Au demeurant, le championnat lui-même était de ceux qui, plus tard, compteront parmi les meilleurs et les plus réguliers. La plaisanterie luxembourgeoise de l'an dernier est effacée par cette compétition magnifiquement probante.

Coppi, à vrai dire, conduisit sa course tout à sa guise. Mais, pour agir comme il le fit, il fallait détenir une forme de tout premier ordre. Au cas contraire, il se fut trouvé dans l'impossibilité de combler l'écart comme il se le permit au douzième tour et de s'en aller immédiatement après la « soudure » au treizième.

On peut même admettre que, se sentant très fort, il avait volontairement laissé s'accroître le retard du groupe auquel il appartenait, afin de rendre plus mauvaise encore la situation de ceux qu'il savait sans doute pouvoir lâcher.

Au nombre de ces vaincus, Kubler et Bobet. Ni l'un ni l'autre ne pourront faire valoir d'excuses. Ils ne furent pas victimes d'un incident de course et, lorsque Fausto fut parti, ils se surveillèrent étroitement, ainsi que leur grand rival l'avait sans doute escompté !

On pouvait également compter, avant le départ, sur Magni et Schaer. Or, Fiorenzo et Fritz ne furent à aucun moment dans l'action et leurs défaillances prennent place parmi les plus complètes.

Autrement intéressant est le cas d'Ockers, qui fut quelque peu paralysé par la fuite de son compatriote Derycke et vint prendre la meilleure place que, dans ces conditions, il pouvait s'adjuger : la troisième, derrière un Germain complètement épuisé, mais admirablement tenace jusqu'au bout.

Ockers était d'ailleurs affligé d'un autre handicap : il avait pour compagnon de poursuite, après le lâchage de Varnajo, le seul Gismondi, équipier habituel de Coppi. On imagine bien que ce dernier n'allait pas mener un mètre. On peut donc dire que « Stan » fit une très grande course. Et puis, vit-on jamais un Coppi s'en allant vers la victoire être rejoint avant le poteau?

Derycke, quant à lui, eut en mains l'une des plus belles chances de sa carrière.

S'il était parvenu à rester avec Coppi, il eût pu espérer le battre au sprint. Mais le train de Fausto était, au sens littéral du terme, écœurant !

Au premier plan des jeunes s'étant distingués au cours de ce championnat du monde, nous citerons le Luxembourgeois Gaul, qui termina sixième.

Le sprint pour la septième place nous ôta toute illusion : Kubler battit nettement Bobet et Géminiani, et il en eut vraisemblablement été de même s'il s'était agi de la première...

Si l'on nous demandait enfin quel fut, à notre avis, le meilleur Français, nous désignerions sans hésiter l'énergique Varnajo, toujours excellent dans les épreuves officielles. C'est le petit Robert qui se montra le plus et effectua le meilleur travail.

Grande désillusion : les Hollandais (Van Breenen mis à part), dont le premier représentant, Wagtmans, est treizième.

Si nous avions beaucoup songé aux hommes des Pays-Bas, c'est avant tout en nous souvenant de leurs belles performances dans le Tour de France. Or, il ne manque pas d'intérêt de constater que, cette fois, la forme du Tour est loin d'avoir prévalu. Le premier coureur classé ayant terminé la super-compétition française est Bobet, huitième.

Nous n'en critiquerons pas pour autant la sélection de Marcel Bidot. Nous ne voyons vraiment pas qui eût mieux fait que nos gars de Lugano. Darrigade lui-même se comporta très honorablement pour un remplaçant.

ROBIC S'EST SUICIDE

Tout ayant été dit sur le championnat lui-même et sur ses héros, il reste à aborder le sujet le plus déplaisant, c'est-à-dire à traiter le « cas Robic ». Sans doute connaît-on déjà l'histoire?

Robic, sélectionné, ne donne aucune nouvelle au cours des journées précédant la course. Tout au plus apprend-on à Lugano, et par la voie des journaux français qui parviennent avec deux jours de retard, qu'il va effectuer le voyage par la route, en partie à bicyclette, en partie en voiture.

C'est vendredi soir que doivent être retirés les dossards. Les autres sélectionnés français sont présents, mais « Biquet » n'est toujours pas là à l'heure-limite, d'ailleurs reculée.

A ce moment, les dirigeants italiens émettent des réserves — et c'est leur droit strict — pour le cas où notre homme se présenterait plus tardivement. Selon eux, il est forclos.

Cependant, en interprétant le règlement de l'U.C.I., il serait à la rigueur possible de faire admettre Robic jusqu'à samedi midi. C'est très discutable, mais le Président Joinard accepte d'essayer de faire triompher éventuellement ce point de vue. Hélas ! samedi à midi, Robic n'est toujours pas là. Par contre, Darrigade, remplaçant prévu, vient d'arriver. Pas de discussion possible : c'est lui qui partira ! On n'a d'ailleurs aucune nouvelle précise de notre fantaisiste.

Mais à 11 heures du soir, qui réveille l'hôtel où est logée l'équipe française ; qui interrompt le sommeil de ses camarades ; qui téléphone au Président Joinard? Tout bonnement « Biquet », un « Biquet » pas content du tout ; un « Biquet » qui, une fois de plus, essaiera de se faire passer pour une victime, après avoir méconnu les règles les plus élémentaires ; un « Biquet » qui croit que l'on s'aligne dans un championnat du monde comme on prend un autobus en marche !

Aux yeux des gens qui suivent le cyclisme de près, Robic s'est complètement discrédité.

Cela ne retire rien à sa classe, mais cela ne grandit pas sa minuscule personnalité. S'il est une sanction fédérale que nous ne critiquerons pas, c'est bien celle qui lui sera infligée pour son attitude inconvenante à tous égards.

LE CLASSEMENT

1. Fausto COPPI, les 270 km. en 7 h. 30' 59" (moyenne 35 km. 235).
2. Germain Derycke, à 6' 16"; 3. Ockers, à 7' 33"; 4. Gismondi, à 7' 34"; 5. De Filippis, à 9' 11"; 6. Gaul, à 9' 12"; 7. Kubler, à 12' 57"; 8. Bobet; 9. Geminiani; 10. Ernzer; 11. Van Geneugden; 12. Fornara; 13. Wagtmans, tous même temps; 14. Hoerman, à 14' 44"; 15. Ant. Rolland, m. t.; 16. Roks, à 14' 50"; 17. Darrigade, à 19' 39"; 18. Schotte; 19. Trobat; 20. Woorting; 21. Petry, à 27' 13"; 22. Massip; 23. Ruiz; 24. Lorono; 25. Deledda; 26. Rossello, tous m. t.; 27. Bedwell, à 28' 55".

Voir pages 10 et 11 la suite du reportage de nos env. spéciaux H. Letondal, R. Covo et A. Pilon

LE TOUR DE MES TOURMENTS

PAR MARCEL BIDOT (DIRECTEUR TECHNIQUE DE L'EQUIPE DE FRANCE)

La regrettable scène Bobet-Geminiani a permis l'union sacrée

C'ETAIT trop bête ! Il fallait absolument arranger cette situation. La discorde totale régnait dans le camp français victorieux juste à l'heure où nous aurions dû savourer la plénitude d'une belle journée, étroitement unis autour de la table. Je me demande bien comment je vais recoller les morceaux d'amitié fracassée...

Tiens ? Mais si je payais le champagne pour arroser notre succès ? Peut-être qu'en trinquant ensemble...

Et je fais préparer les bouteilles. C'est un moyen de clore l'incident, car personne ne pourra faire autrement que de boire le vin pétillant en souhaitant le triomphe final de l'un des nôtres. Tous les coureurs sont descendus dans la salle pour dîner. Tous, sauf... Géminiani et Lauredi ! Il y a de la dissidence. Les coupes sont remplies, mais, avant de porter un toast à l'équipe de France, il faut que j'aille chercher « Gem ». Je m'engage dans l'escalier qui conduit aux chambres et je le vois qui descend :

— Ben alors, Raphaël, tout le monde t'attend en bas...

— J'arrive, dit-il.

Nous buvons à la victoire, mais vraiment sans enthousiasme. Je m'attendais à mieux...

LOUIS BOBET ET GEMINIANI ETAIENT FACE A FACE

Durant le dîner, les conversations sont rares. On entend surtout le cliquetis des fourchettes et des verres, et le malaxage des mâchoires. Nous arrivons au dessert sans encombre, sans incident. En somme, nous l'échappons belle et, avec une bonne nuit par là-dessus, tout rentrera dans l'ordre. On m'apporte le courrier, je le distribue. La famille donne de ses nouvelles, les admirateurs écrivent pour réclamer des autographes et, pendant que le coureur se gargarise de cette lecture, il ne pense à rien d'autre.

Soudain, Rémy me tend une lettre par-dessus la table :

— Tenez, Marcel, dit-il, il y a quelque chose pour vous là-dedans...

— Ah ! non, ça suffit, dis-je en repoussant assez brusquement le papier. Si c'est une lettre dans le genre de celles que j'ai déjà reçues, ce n'est pas la peine...

Et voilà Rémy qui se dresse d'un bond et devient tout rouge :

— Alors, vous remettez ça ? Je m'en vais...

Il quitte la table en proie à une violente colère. Je n'avais pas voulu créer un nouvel incident et j'étais navré de voir que Rémy, qui a le sang chaud, avait très mal pris mes paroles.

Ce devait être jusqu'au bout la « journée des gaffes » et des heurts. Je tiens à faire remarquer, d'ailleurs, et je ne suis pas superstitieux, que c'était la treizième étape et mon treizième Tour de France ! Curieuse coïncidence quand même !

Je me croyais à l'extrême limite de mes tourments. Hélas ! Ce qui suivit dépassa en intensité tout ce qu'on peut imaginer. Un journaliste, qui pourtant connaît bien le tempérament de mes coureurs, était venu nous rendre visite. Au lieu de nous entretenir de banalités, pourquoi mit-il maladroitement l'accent sur la « fameuse » arrivée ? Qu'avait-il fait là !

— Eh, oui ! Justement, parlons-en de cette arrivée ! intervint R. Géminiani.

Ce furent, de part et d'autre, des hurlements, des menaces, des mots... Les deux hommes étaient face à face, se défiant farouchement...

C'était pitoyable. Si beaux dans la lutte commune sur la route, l'après-midi, et si déraisonnables le soir ! Je redoutais le pire et j'ai bien cru, dès cet instant, que l'équipe de France venait d'achever le Tour à Béziers !

Géminiani, le premier, se calma.

Louison versa des larmes et sa rancœur continua de s'exhaler...

Il avait les yeux rouges, tout gonflés par les pleurs et, avant de quitter la table, il me demanda de lui prêter mes lunettes noires pour que ses admirateurs, massés dans le hall, ne s'aperçoivent pas qu'il avait pleuré.

C'était une scission très nette entre Bobet et Géminiani, les deux sur qui, normalement, je devais le plus compter. Bobet parti, tous les autres restèrent autour de la table et j'en profitai pour dire ce que je pensais :

— Enfin, écoutez, il a raison. Cette histoire est ridicule. Mettez-vous à sa place : il est troisième du classement général, il veut gagner le Tour et il sent qu'il le peut, et personne n'y met de la bonne volonté. Il y a de quoi être découragé, je vous le jure... Nous sommes très bien placés à présent et il ne s'agit pas de faire les « zizis ». C'est le Tour qu'on joue tous, soyez raisonnables...

Géminiani était parti se coucher et ce fut Bernard Gauthier qui répondit au nom de ses camarades :

— Bien sûr, Louison voudrait gagner le Tour, mais qu'il nous dise, au moins, ce qu'il compte faire comme arrangement. C'est facile de dire : « Aidez-moi, on verra ! » Nous aimerions être fixés...

— Ecoutez-moi, les gars, je suis certain que Louison, pour gagner, fera beaucoup plus que ce qui a été prévu à Metz. Si vous lui donnez un sérieux coup de main, je crois savoir qu'il vous abandonnera tous ses prix et ses primes, ça vous irait comme arrangement ?

— Comme ça, bien sûr, répondirent mes équipiers.

— Bon, alors, j'en fais mon affaire...

BOBET ET « GEM » FONT ENFIN LA PAIX !

J'ai eu du mal à m'endormir avec cette histoire. J'y ai pensé une grande partie de la nuit. Au réveil, Raymond Le Bert entre dans ma chambre :

— Louison, me dit-il, a passé une nuit épouvantable, il est nerveux, nerveux... Il croit que tout le monde est contre lui...

— Ne bouge pas, Raymond, dis-je, je vais aller voir Géminiani. Il ne faut, en aucun cas, que mes gars se tirent la bourre, sinon ils vont tout gâcher...

J'entre dans la chambre de « Gem ». Il est en tenue de coureur. Cela me frappe, mais je me garde bien de lui en faire la réflexion et je prends un ton naturel :

— Alors, Raphaël, bien dormi ? Etape facile, rigolade, les choses vont bien... Dis donc, à propos, la querelle que tu as eue avec Louison est ridicule. Vous n'allez pas vous fâcher au moment où vous êtes en train de gagner le Tour ? Quelle bêtise ce serait ! Il faut arranger ça ce matin...

— Ah ! arranger ça, non, dit « Gem ».

Je l'apaise du mieux que je peux en lui disant qu'il est professionnel, que l'argent est toujours bon à prendre et qu'une carrière est courte. Et nous sortons de la chambre. Au même instant, la porte d'en face s'ouvre et Louison paraît. Je m'attends à de nouvelles étincelles.

Mais non ! Voilà « Gem », brave gars, qui parle aussitôt à Louison et lui dit :

— Je te demande d'oublier l'incident que nous avons eu, hier soir...

Lorsqu'il souriait ainsi, après sa victoire à Béziers, Nello Lauredi n'imaginait certes pas qu'il serait, quelques heures plus tard, à l'origine d'une scène entre Bobet et Geminiani.

— C'est bien, répond Louison, faisons la paix...

Je suis en joie. C'est la réconciliation totale et je prends mes deux gars par les épaules, je les cajole. Ce moment me paye de toutes mes vicissitudes :

— Vous êtes compréhensifs, dis-je, et ça me touche. Le Tour est gagné, il n'y a plus de raison, maintenant...

Toute l'équipe de France est réunie autour de la table et il m'appartient de sceller l'union une fois pour toutes. Mon speech est simple :

— Il y a eu, hier, des mots que chacun regrette aujourd'hui et je suis heureux de savoir que Louison et Raphaël ont fait la paix...

Puis, m'adressant à Louison :

— Quand tu as quitté la table, hier, tu as dit que tu voulais faire ta course tout seul. Tes camarades ne savent pas à quoi s'en tenir. Veux-tu renouveler tes paroles devant eux ?

Louison réfléchit un instant et, très calmement, dit :

— Ecoutez, je voudrais d'abord savoir si vous avez confiance en moi. Je crois que je peux gagner le Tour et, si vous voulez réellement travailler et m'aider, je vous laisse tous les prix gagnés et les primes. Est-ce que vous êtes d'accord ?

Si tout le monde était d'accord ? Bien sûr, tiens. Et il y eut un murmure approbateur dans l'assistance. Je demandai alors à Bobet d'ajouter les deux lignes que vous avez pu lire sur le fac-similé de la lettre paru en même temps que le premier article (N° 419), et tout s'arrangea. Je n'avais désormais plus qu'un leader : Louison Bobet, et cela simplifiait singulièrement ma tâche. Tous pour Bobet ! Cette fois, l'équipe de France avait trouvé son unité et tous mes gars, pour la première fois, allaient tirer dans le même sens. Il avait fallu, en quelque sorte, qu'un drame prît naissance pour en arriver là.

ROBIC NE REPART PAS !

Sur la ligne de départ, pas de Robic ! Il a décidé d'abandonner. « Biquet » a tort. Il est, je crois, plus touché moralement que physiquement, et cela m'étonne, connaissant bien sa volonté, qu'il nous quitte à Béziers. Je pense à « Dédé » Leducq, maillot jaune en 1930, et qui fait une chute formidable dans la descente du Galibier, perd un quart d'heure et gagne l'étape quand même ! J'ai vécu toutes les phases de cet accident auprès de « Dédé ». Je m'en souviens comme s'il avait eu lieu la veille. « Dédé » aussi aurait pu abandonner ce jour-là. Il avait le genou profondément ouvert, n'empêche qu'avec le concours de ses équipiers, dont j'avais l'honneur de faire partie, il rejoignit l'Italien Guerra et gagna l'étape et le Tour de France. Diable ! étions-nous mieux trempés de notre temps ?

En tout cas, avec ou sans Robic, nous devons gagner le Tour. La consigne à appliquer est la suivante : contrôler les échappées. Il faut toujours qu'un tricolore soit présent. C'est que, en dehors du maillot jaune, le Challenge International nous intéresse également. Les deux sont à considérer. Mais il est bien entendu qu'un de l'équipe faisant partie d'une échappée ne doit pas mener. Je suis formel sur ce point, car Bobet ne doit pas être désavantagé.

La classique fuite du départ eut lieu, selon la coutume, et Le Guilly, qui était dedans, commit une lourde faute. Quand Quennehen, du Nord-Est-Centre, équipe alors en tête du Challenge, creva, il fut d'accord avec ses compagnons pour l'attendre. Le résultat est là : Quennehen, bénéficiant d'un régime de faveur, rejoignit et battit tout le monde au sprint à Nîmes. Si Le Guilly n'avait pas consenti à attendre Quennehen, l'équipe de France aurait pris un avantage certain sur les hommes de Ducazeaux.

LOUISON VEUT ESSAYER QUELQUE CHOSE !

L'arrivée à Marseille, c'était l'étape de Rémy. Tout le monde, dans le peloton, savait que Rémy allait s'échapper. Je consentis, à condition, toutefois, que les membres des équipes rivales, gênantes pour le Challenge International, fussent impitoyablement « contrés » par les autres tricolores.

Il était question, aussi, que Louison tentât quelque chose, sur la fin, non seulement contre Malléjac, mais contre Astrua qui nous inquiétait principalement. Louison avait parlé du parcours avec Rémy, le « régional » de l'étape.

— Il y a des bosses sur la fin et ça peut rigoler, avait dit Raoul...

L'important était de saisir l'occasion favorable et, spontanément, Géminiani s'offrit pour lancer le coup dans la côte du Pailladou.

Marcel BIDOT.

(Reproduction même partielle strictement interdite.)

Prochainement

LA DÉTENTE DE MONACO

MAILLOT JAUNE DE MES RÊVES

PAR JEAN MALLÉJAC

Les larmes aux yeux Jean Robic m'a dit : "Garde-le... il te va !"

FRANÇOIS MAHE avait belle allure, au départ d'Albi, avec son maillot jaune. Mais il ne se prenait pas au sérieux pour un sou.

— Tu penses... m'avait-il confié. C'est comme si Robic me l'avait donné à garder en consigne. Il aurait presque pu me demander un reçu.

Malgré notre satisfaction réelle, nous étions méfiants. Notre complot avait trop bien réussi pour qu'il n'y eut pas de représailles. Sans rien savoir de bien précis, Léon Le Calvez se doutait que les hommes de Marcel Bidot tiendraient à se venger de l'affront que nous leur avions infligé. Ils avaient de quoi être blessés ! Il fallait descendre à la onzième place du classement ; à 18 minutes de François Mahé pour trouver le mieux placé d'entre eux : Louison Bobet. C'était d'autant plus inquiétant pour eux que Robic n'avait absolument rien perdu dans l'histoire.

SANS MAHE, J'AURAIS MANQUE LE COCHE DE BEZIERS

Biquet n'était pas le dernier à nous conseiller d'ouvrir l'œil.

— Sans défendre ton maillot jaune à la mort, avait-il dit à François Mahé, agis quand même comme un leader du Tour. Reste en tête du peloton et marque les hommes dangereux, sans trop t'occuper des autres.

Pour ma part, j'avais évidemment reçu la consigne de veiller sur François. C'est à cela que je dois d'avoir été dans l'échappée lancée dès les tout premiers kilomètres par les quatre meilleurs rouleurs de Marcel Bidot. Si Mahé n'avait porté le maillot jaune, j'aurais à coup sûr manqué le coche.

Au bout d'un quart d'heure à peine, l'affaire était dans le sac et je me rendis compte que nous étions partis pour aller jusqu'à Béziers.

Il suffisait de réfléchir quelques instants pour le comprendre.

Qui allait forcer, derrière nous ?

Pas les Français, puisqu'il y avait Bobet, Lauredi, Géminiani et Rolland. Pas les Bretons, puisqu'ils me savaient à l'avant et se doutaient que j'allais avoir une « course en or ». Pas les Italiens, puisque Astrua était à nos côtés. Pas les Belges, puisque leur meilleur homme, Close, faisait partie de l'échappée.

Pour corser le tout, la présence de Mirando nous assurait la neutralité des hommes du Sud-Est.

Jamais une échappée n'avait réuni autant de chances de succès que celle-là...

189 KILOMETRES DERRIERE ENTRAINEURS HUMAINS

J'étais le mieux servi de tous puisque ma position de coéquipier du maillot jaune, François Mahé, m'interdisait de mener. Ce n'était pas désagréable du tout. Bien «planqué» dans les roues, je ne risquais même pas d'encourir les reproches de mes compagnons de fugue. S'il est une chose admise, c'est qu'un équipier du maillot jaune a le droit, et même le devoir, de se laisser traîner, de tenter de « casser le train » chaque fois qu'il en a l'occasion. Il est « tabou » en quelque sorte. C'est la règle du jeu...

Donc, pendant 189 kilomètres, je pus voir rouler devant moi, non seulement Bobet et les siens, mais encore Bauvin, Forestier, Darrigade, Wagtmans, Bober pour ne citer que ceux qui se ménageaient le moins. Et cela sans à-coups, sans démarrages, sans rien de ce qui rend une course pénible.

Même lorsque s'est présenté le col du Fauredon, que nous ignorions tous et au sommet duquel des points étaient attribués, l'allure ne changea pas beaucoup. Mirando tint à les inscrire à son compte et il avait fourni tant de travail que nul ne songea vraiment à l'en empêcher.

Il recommença 70 kilomètres plus loin au col des Treize-Vents et j'ai la certitude que j'aurais pu lui mettre des bâtons dans les roues, car j'étais frais comme une rose et j'aurais pu monter bien plus vite. Je n'avais jusque-là marqué aucun point dans la montagne.

« BIQUET EST CUIT », ME CRIAIT-ON AU PASSAGE

J'estimais que c'était gâcher mes forces en pure perte. Au sommet, je finis quatrième. dans le groupe d'Astrua. Mirando et Bobet avaient accéléré et le groupe s'était étiré au point que nous avions perdu des hommes... qui ont oublié de revenir.

Darrigade qui comptait bien gagner au sprint, ce qui lui aurait fait un beau doublé, a dû en faire une maladie.

Tandis que nous roulions, des journalistes sont venus nous apprendre la chute de Robic.

J'aurais voulu avoir des détails, savoir s'il était durement touché, quel était son retard... En vain. On se contentait de nous crier au passage :

— Biquet est loin, il est « cuit »...

Je me demandais avec un peu d'anxiété si Le Calvez n'allait pas me demander de m'arrêter pour l'attendre.

Je l'aurais fait, évidemment, mais non sans dépit, car je savais, par l'ardoise et les écarts annoncés, que je me rapprochais sérieusement au classement général. Pas au point de prendre le maillot, sans doute, mais presque.

Je ne mettrais pas mon grain de sel dans la fameuse histoire du sprint de Béziers qui a fait couler tant d'encre.

M'étant fait traîner, ayant profité au maximum des efforts des autres, il était normal, même si j'avais une chance de gagner, ce qui est toujours possible sur une piste en cendrée où il faut être un peu acrobate et ne pas craindre la chute, que je ne bouge pas. C'est ce que j'ai fait, me classant neuvième et dernier de l'enlevage.

J'avais déjà quitté le stade lorsqu'on vint me prendre par le bras pour me faire revenir sur le lieu de l'arrivée en m'assurant que j'avais conquis le maillot jaune du Tour. Je me le suis fait répéter à plusieurs reprises avant de me décider à rebrousser chemin.

Mais c'était bien vrai...

Je me demandais si je ne rêvais pas.

Lorsque je repris la route de l'hôtel après avoir été photographié sur toutes les faces avec mon ami François Mahé, le pauvre Robic n'était pas encore arrivé.

Une fois à l'hôtel, je pus enfin réfléchir tout à mon aise.

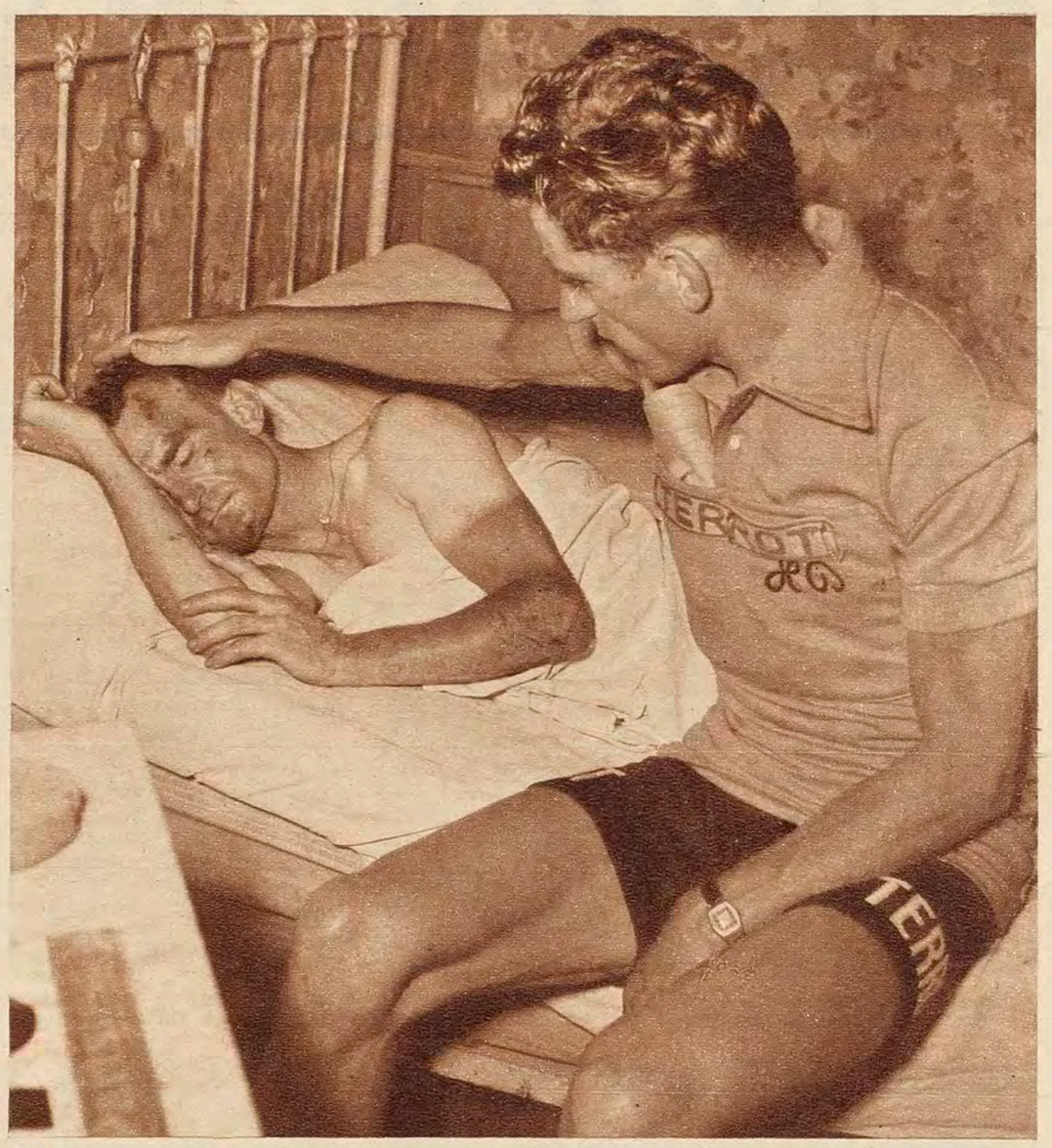
Comme c'était facile de devenir le point de mire de tous les hommes du Tour ! J'avais si souvent fourni de durs efforts passés inaperçus et voilà que je terminais frais comme un gardon, « en roue libre », et que le sort me souriait !

C'était trop beau... J'allais sûrement payer tout ce bonheur sans attendre !

Je suis entré dans ma chambre. L'armoire à glace me renvoyait ma silhouette. Il me semblait que j'étais moins maigre en jaune...

— Regarde-le bien, me disais-je. Demain soir, tu n'en auras sans doute plus l'occasion.

Je n'étais pas grisé. Seulement surpris. Etait-ce moi qui « marchais » vraiment, puisque je ne ressentais pas l'ombre d'une fatigue, ou ne devais-je cette aubaine qu'à des circonstances exceptionnelles et qui n'allaient jamais se reproduire ?



Revêtu du maillot jaune, Malléjac est venu faire ses adieux à Robic, qui repose après une nuit douloureuse. L'ex-leader des Bretons se réveillera pour l'encourager, larmes aux yeux.

Léon Le Calvez était plus optimiste que moi.

— Ne te mets pas martel en tête, me dit-il en m'annonçant que Robic était enfin rentré. Ce maillot, tu le garderas longtemps. Tu t'es amélioré, sans même t'en rendre compte, et je crois que tu es beaucoup moins fatigué que la plupart de tes adversaires.

JE N'AI PAS OSE REVEILLER ROBIC ASSOUPI

Je ne demandais qu'à le croire ; mais, tout de même...

La chambre de Robic était au bout du couloir. J'ai entrouvert la porte, tout doucement.

Biquet était là, allongé sur son dessus de lit. Une de ses mains pendait sans force. Il cachait son visage derrière son coude replié, comme un enfant boudeur. Mais il ne boudait pas, il dormait, comme assommé. Lorsque j'ai voulu lui parler, il n'a répondu que des mots sans suite, sans signification. Il n'avait même pas eu la force de retirer son maillot vert. Où était le Biquet si éveillé qui, chaque soir à l'étape, nous contait sa course avec mille détails et des commentaires à n'en plus finir ?

Je suis reparti sur la pointe des pieds.

Nous fûmes tous tristes, le soir à table. Même si la nuit allait effacer en partie une telle lassitude, le fait brutal était là : Robic venait d'encaisser d'un seul coup 38 minutes de retard.

Il se retrouvait, lui qui faisait figure de grand favori quelques heures plus tôt, en vingt-cinquième positon et à une demi-heure de Astrua et Bobet. Autant dire que son compte était réglé.

Nous n'avons pas dîné de bon appétit, ce soir-là à Béziers.

Comme un troupeau sans berger, nous nous trouvions privés de notre chef, de notre raison de nous sacrifier, de nous donner de la peine. C'est dur de voir d'un seul coup s'écrouler un rêve.

J'étais évidemment le moins à plaindre de toute l'équipe de l'Ouest puisque, même archi-battu par la suite, je connaissais la joie d'être maillot jaune et de laisser une petite trace dans l'histoire du Tour.

« IL TE VA BIEN, JEAN, ESSAIE DE LE RAMENER A PARIS »

Cachant son désarroi, Léon Le Calvez ne savait plus très bien quelle contenance prendre avec nous.

Il lui était difficile de nous faire croire que l'un de nous allait remplacer Biquet défaillant. Tout ce que nous pouvions faire était de « sauver les meubles », sans plus. De petites satisfactions glanées par-ci par-là.

Je l'avais pris dans un coin.

— Croyez-vous que Jean repartira demain ? Même s'il ne peut plus gagner le Tour, nous avons besoin de sa présence dans l'équipe.

Le Calvez connaissait trop bien le métier pour ne pas avoir compris immédiatement que Robic, atteint plus encore dans son moral que dans son physique, était perdu pour le Tour. Mais il préféra n'en rien laisser voir.

— On ne sait jamais... S'il passe une bonne nuit, peut-être.

Le matin, nous fûmes voir Robic. Les journalistes avaient eu beau tenter de le faire changer d'avis, il demeurait sur ses positions.

— Il y a en moi quelque chose de détraqué, assurait-il. J'ai mal à la tête, des vertiges. Et je suis sans force...

Il avait eu un mot gentil pour ceux qui l'avaient attendu : Chupin, Bultel, Morvan, Esnault et Pontet. Puis, il avait tâté, avec un sourire las, la laine de mon maillot jaune.

— Il te va bien, Jean... Essaie de le ramener à Paris. Ça me ferait plaisir.

Je crois bien qu'il avait les yeux humides.

Un nom était rayé de la liste. Tant de routiers du Tour abandonnent sans qu'on en fasse un drame. Mais lorsque nous quittâmes la chambre de Biquet, nous savions que nous venions de perdre notre meilleur atout. Nous n'étions plus que des comparses, j'en étais intimement persuadé.

Robic avait essayé de nous remonter le moral en nous disant :

— Je ne suis plus là, la belle affaire ! Ce n'est pas une raison pour capituler. Imaginez que je ne suis jamais parti. Vous êtes aussi forts, aussi bien organisés que n'importe quelle autre équipe. Pas vrai, Léon ?

Jean MALLÉJAC.

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

Prochainement

LOUIS BOBET EST MALADROIT

FAUSTO COPPI : 170 KMS DANS LE PELOTON, 75

La première échappée sérieuse a été l'œuvre, au 4e tour, de Van Breenen et de De Baere, qui eurent 3' d'avance.

Bobet et Kubler, sans se livrer à fond, ont tenté à plusieurs reprises de lancer la chasse derrière les deux fugitifs.

Cette fois, ça y est : Coppi a retiré son casque, et dans la côte de Cresper à cent kilomètres du but : Il tient parole. Aussitôt, Robert Varnajo s'est

De son côté, Varnajo, qui précède le Luxembourgeois Ernzer, fut l'un des plus actifs dans la 1re partie de l'épreuve.

Au 150e km. un assaut sérieux a jeté à l'avant 7 hommes. Lauredi mène devant Van Geneugden, Huber et Gismondi.

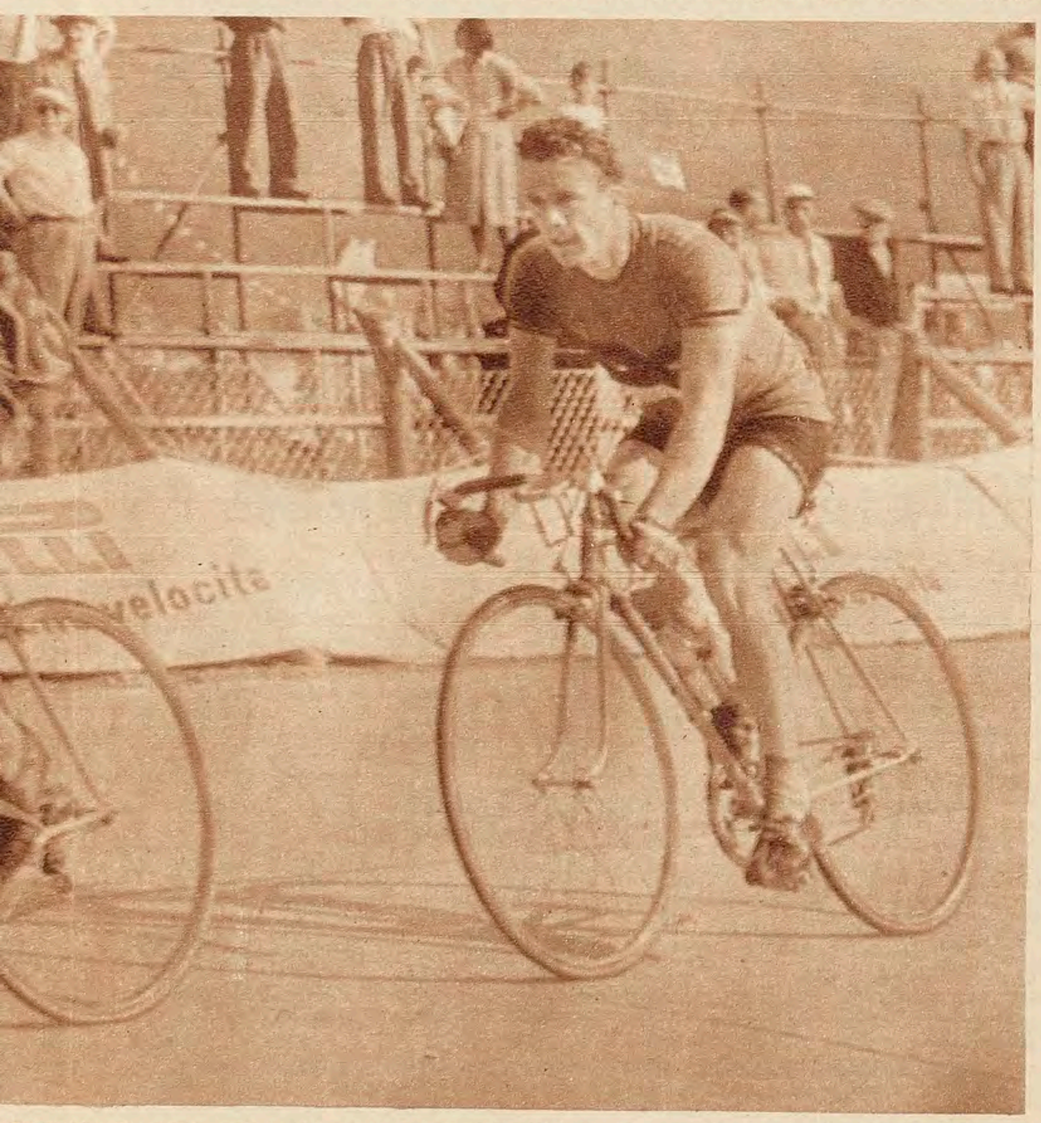
Un à un les rivaux de Fausto ont perdu pied : seul le Belge Germain Der l'occasion, courageusement mais se vidant peu à peu de ses forces. Et à 2

Deux Français au commandement du peloton un instant troublé par l'échappée. Deledda précède Antonin Rolland.

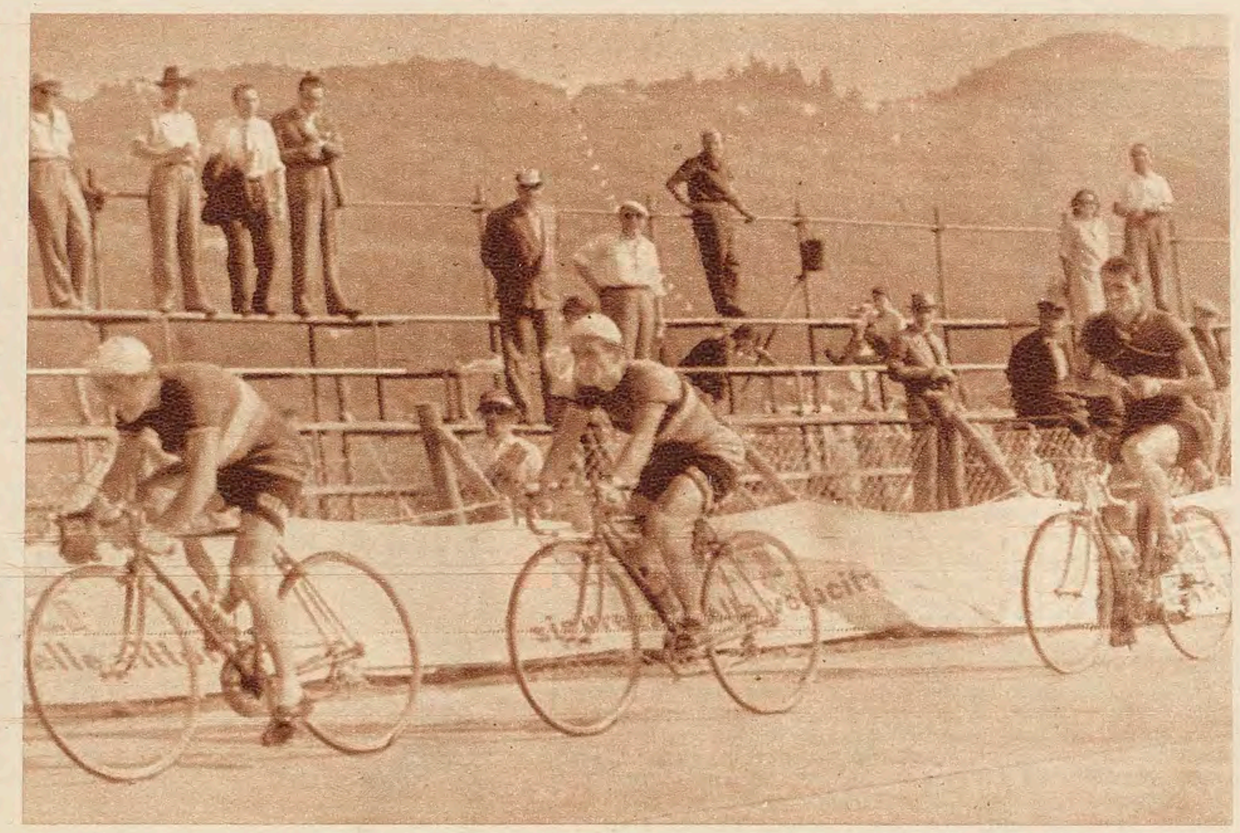
Dans la côte, Geminiani emmène le groupe de tête. Il est suivi d'Astrua, Bobet et Coppi dont l'heure va sonner.

N, 75 AVEC GERMAIN DERYCKE, 25 TOUT SEUL...

ôte de Crespera vient d'accélérer insensiblement. Il s'était promis de sortir de sa réserve Varnajo s'est accroché à son sillage. De Fillipis est derrière, précédant Gem et Bobet.

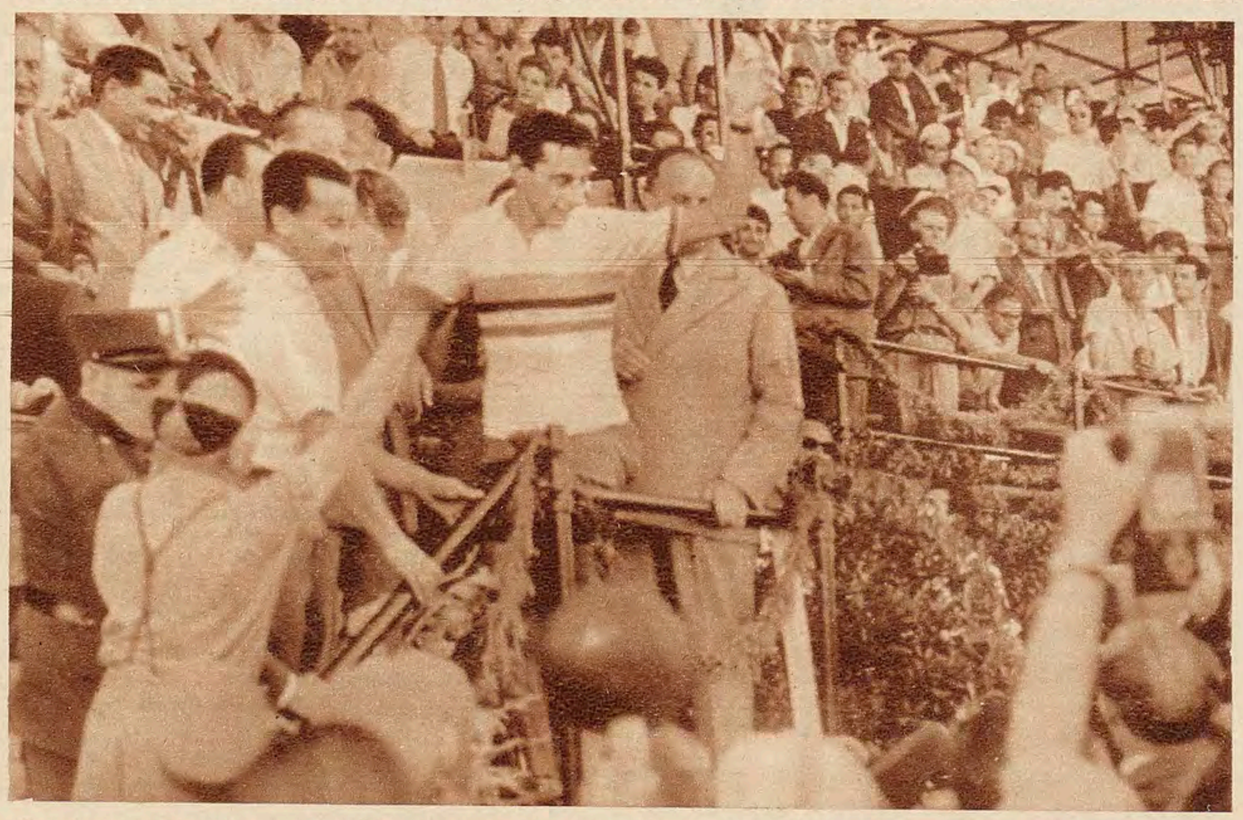


Germain Derycke est resté avec le campionissimo. Il tiendra 75 kilomètres, menant à forces. Et à 25 kilomètres de la ligne, il renoncera, laissant son prestigieux aîné filer seul.



La réaction de l'arrière : Varnajo essaie de regagner du terrain sur les fugitifs avec Ockers, tandis que Gismondi, équipier fidèle de Fausto, se contente de suivre les deux hommes, en les surveillant.

C'est fini : après un dernier tour mené à toute allure, Fausto Coppi coupe la ligne d'arrivée, et sa joie s'exprime par ce simple geste de la main gauche et un faible sourire. Il est champion du monde pro.



Coppi n'a plus qu'une formalité à accomplir avant de repasser la frontière proche : endosser le maillot arc-en-ciel qui s'était souvent refusé à lui. C'est le quatrième titre du cyclisme transalpin.

LA MEDECINE AU SERVICE DU SPORT

par le Docteur Philippe ENCAUSSE

ATTENTION A LA TUBERCULOSE !

UN fidèle lecteur parisien de « But et Club-Le Miroir des Sports » a eu la touchante pensée de m'écrire pour me signaler son cas, et ce, avec l'espoir que d'autres pourront profiter de sa douloureuse expérience...

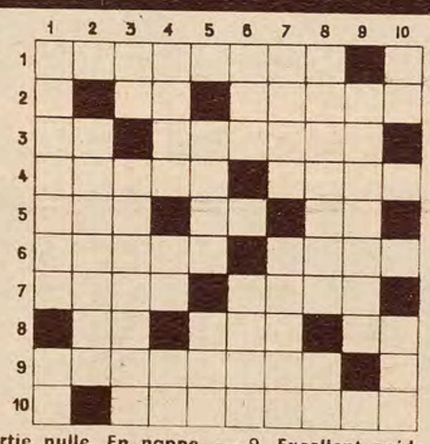
« J'ai 17 ans, je mesure 1 m. 70 et pèse 53 kilos. Je viens de sortir, il y a quelques mois, d'un sanatorium en Suisse. J'ai passé plusieurs radioscopies dans le premier établissement scolaire auquel j'appartenais, il y a quelques années ; chaque fois, je fus déclaré normal. Toutefois, mes parents me firent radiographier en février 1949 et l'examen révéla une légère opacité... Au mois d'octobre 1950, après mon admission au Lycée Pasteur, je voulus faire du basket. Nous passâmes à la radio systématique juste avant les vacances de Pâques 1951. Mes parents, ayant reçu un avertissement du lycée, me firent voir à un docteur qui me mit au lit le 10 avril, en attendant de m'expédier le 1er mai au sanatorium... Le diagnostic d'entrée était : TUBERCULOSE PULMONAIRE BI-LATERALE. Résultat à la sortie : nettement amélioré. A l'entrée, capacité de travail nulle ; à la sortie : capacité de travail totale. Après cet exposé des faits, passons aux conclusions : je pense qu'à l'heure actuelle deux grandes maladies menacent les sportifs : la maladie de cœur et la tuberculose. A mon avis, on ne devrait donner de licence médicale à un sportif qu'après un examen en scopie (ou une présentation de radios récentes) et un électrocardiogramme. »

On ne peut qu'approuver notre jeune lecteur sportif quand il attire l'attention sur la nécessité d'un contrôle médical sportif d'orientation et de DEPISTAGE, et c'est pourquoi il y a lieu d'applaudir à la publication assez récente (« Journal Officiel » du 28 mars 1953) d'un décret relatif à l'obligation du contrôle médical dans les groupements sportifs et de jeunesse. Trop nombreux sont encore les jeunes sportifs qui mésestiment le contrôle médical sous le prétexte qu'un médecin peut faire obstacle à leur désir de pratiquer en compétition.

Et, malheureusement, il n'y a pas que les sportifs eux-mêmes à convaincre ; il y a aussi des entraîneurs qui, ne se rendant pas assez compte de l'intérêt d'assurer une liaison régulière, sportive et amicale, avec le corps médical, causent un tort plus ou moins grave (ou risquent de le causer) à certains de ceux qui se confient à eux. Si notre jeune lecteur n'avait pas bénéficié d'un dépistage radiologique de valeur, comme ce fut le cas, il aurait aggravé son état de santé par une pratique alors intempestive du basket-ball ! Retenons, voulez-vous, cet enseignement et veillons à favoriser le développement du contrôle médical des activités physiques et sportives tant scolaires qu'extra-scolaires en obtenant des principaux intéressés : les jeunes sportifs, qu'ils ne considèrent pas la visite médicale sportive comme une sorte d'épreuve à subir, mais bien comme une mesure préventive destinée à les bien ou mieux orienter et à sauvegarder leur équilibre vital présent ou à venir.

LES MOTS CROISÉS DE MAX FAVALELLI

PROBLEME N° 48



HORIZONTALEMENT. — 1. A réuni l'élite des pistards. — 2. Roulé. Apparaît au virage. — 3. Portion d'oxygène. Triompha chez les minimes le même jour que Bobet. — 4. Allure prohibée à Vincennes. Bien familier pour Vignal. — 5. A une belle cote. Réservé à l'inter gauche. Note. — 6. A pris le meilleur départ dans le championnat de football. A vu naître le polo à cheval. — 7. Prénom de Tassin. Une descente générale. — 8. Lettres de Bénaïm. Provoque une partie nulle. En nappe. — 9. Excellent poids coq tunisien. — 10. Son nom désigne la place qu'il occupe dans la natation française.

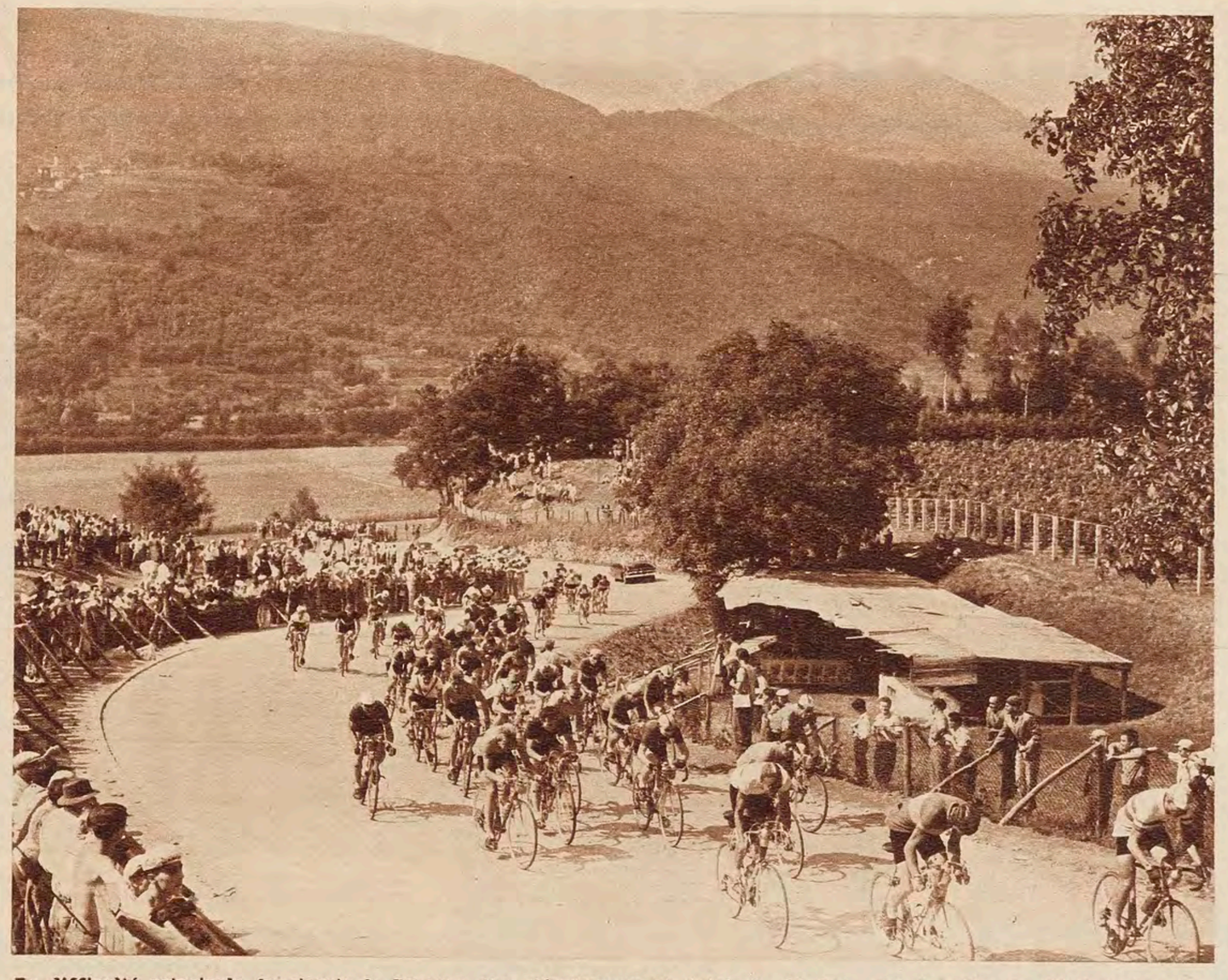
VERTICALEMENT. — 1. Le docteur Encausse a étudié son usage par les sportifs. N'a pas sa place parmi les tocquards. — 2. Un redoutable champion de boxe cubain. — 3. Note. Bien que plus très jeune, a démontré qu'il n'était pas au bout du rouleau. — 4. Ce monsieur-là abandonne la route. En demi. Sigle d'un département où l'on aime les Aiglons. — 5. Tombent si on les fauche. Jamais devant le capot. — 6. Départ pour un kilomètre. Ancienne ville étape. — 7. On désignait ce boxeur par sa couleur. Mais pas celui-ci. — 8. Christiane Maffre sera peut-être la meilleure bientôt. Pronom. — 9. Ancien champion de tennis français qui se tint dans l'ombre des Mousquetaires. — 10. Article. Peut servir de terrain de rugby.

SOLUTION DU PROBLEME N° 47

HORIZONTALEMENT. — 1. Nuvolari. — 2. Etai. Ro. — 3. Sur. Privat. — 4. Oli. Rame. — 5. Benuzzi. Ps. — 6. As. Séisme. — 7. Ut. — 8. Me. Serge. — 9. Jony. Ilot. — 10. Jet. Sûreté.

VERTICALEMENT. — 1. Nossbaum. — 2. Est. Je. — 3. Veron. Mat. — 4. Ot. Lusien. — 5. Lapize. Ys. — 6. Air. Zins. — 7. Iris. Eir. — 8. Va. Merle. — 9. Rampe. Got. — 10. Cotes. Tête.

N.-B. — Nous vous rappelons que notre collaborateur Max Favalelli s'inspire toujours du numéro précédent pour établir son problème de mots croisés. Nous ne saurions donc trop vous inciter à conserver précieusement cet exemplaire. Il vous permettra de résoudre plus aisément la prochaine grille.



La difficulté principale du circuit de Lugano, d'un développement total de 15 km., est la côte de Stallone-Crespera (8,32 %) que l'on peut comparer à la côte de Chanteloup où se dispute la « Poly ». Les amateurs peinent dans l'escalade.

Dans le très difficile virage de cette côte de Crespera, trois Français sont en tête. Joassin (à dr.), Hoorelbecke (au centre) et Bertolotti derrière un Belge peu à son aise.

Au même endroit, quelques tours après, le Français Jean Le Dissez passait résolument à l'offensive. Tout au long de la course, il devait prouver ses qualités de combativité.

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ? (Adressez vos questions 124, rue Réaumur)

M. FRANÇOIS BARRAZZA, AJACCIO (CORSE). — Il n'y a pas de classement général officiel établi à l'issue des Jeux Ollympiques. Les dirigeants du Comité Olympique International ont même précisé, à l'occasion des Olympiades d'Helsinki, que ces classements étaient contraires à l'esprit olympique. Si vous voulez cependant établir un classement personnel, vous pouvez le faire en attribuant un certain nombre de points pour une place de premier, de second et de troisième.

M. JEAN-PAUL BOSC, 2, BOULEV. BARNOUIN, CASABLANCA — Marcel Domingo a quitté Nice pour l'Espanol de Barcelone, car sa femme (Espagnole) désirait retourner dans son pays. Domingo a accepté d'autant plus volontiers qu'il a touché une prime de transfert.

M. JEAN CAHUZAC, 5, RUE DE VIENNE, PARIS (8e). — Un 10.000 mètres entre Zatopek et Haegg tous deux au mieux de leur condition, aurait été une affiche sensationnelle. Haegg aurait été le favori de tous les techniciens de l'athlétisme. Haegg, en effet, était plus rapide que le Tchécoslovaque et il aurait lâché son rival.

M. ALFRED CAMBEFORT, CAFE-GLACIER, LUNEL (HERAULT). — Dans le Tour de France 1934, il n'y avait pas d'étape Nimes-Montpellier. Dans le Tour de France 1935, Georges Speicher a gagné la demi-étape Nimes-Montpellier contre la montre en départ séparé par équipes à la moyenne de 44 km. 171.

M. JEAN-PIERRE COUTUREAU, LA MONDIE-DE-LE-VIGEANT (VIENNE). — Louison Bobet est père de deux enfants.

M. ALBERT DELOT, 17, RUE JASTEUR, TOMBLAINE (MEURTHE-ET-MOSELLE. — Nous ne communiquons plus les palmarès, mais votre question présentant un caractère d'actualité, nous vous donnons satisfaction. Voici le palmarès du championnat du monde sur route : 1928 et 1929, Ronsse ; 1930, Binda ; 1931, Guerra ; 1932, Binda ; 1933, Speicher ; 1934, Kaers ; 1935, J. Aerts ; 1936, A. Magne ; 1937, Meulenberg ; 1938, Kint ; 1946, Knecht ; 1947, Middelkamp ; 1948, Schotte ; 1949, Van Steenbergen ; 1950, Schotte ; 1951, Kubler ; 1952, Mueller.

M. BERNARD DEROUSSEAU, 25, RUE DU PRESIDENT-WILSON, HOUILLES (S.-ET-O.). — Vous trouverez la reponse a vos questions dans ce numero.

M. LOUIS DUBOIS, SAINT-MARTIN-D'AOUT (DROME). — Voici le classement du Prix du Meilleur Grimpeur dans le Tour de France 1938 : 1. Bartali, 107 pts ; 2. Vervaecke, 79 pts ; 3. Vissers, 76 pts ; 4. Gianello, 57 pts ; 5. Cosson, 55 pts ; 6. Vicini et Berrendero, 29 pts ; 8. Maes, 28 pts ; 9. Martano ; 10. Goasmat. — Voici le classement dans le Grand Prix de la Montagne du Tour de France 1939 : 1. Sylvère Maes, 8 pts ; 2. Vissers, 84 pts ; 3. Ritserveldt, 70 pts ; 4. Gianello, 60 pts ; 5. Vietto, 22 pts ; 6. Didier, 21 pts ; 7. Cosson, 18 pts ; 8. Thiétard, Bernardoni et Gallien, 16 pts.

UN FIDELE LECTEUR DE « BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS », AU SANA DU PIC DU MIDI-JURANÇON. — Vous trouverez tous ces renseignements dans l'officiel du groupement des clubs autorisés pour la saison 1953-1954. Cet annuaire n'est d'ailleurs pas encore paru. Pour l'acheter, adressez-vous au groupement des clubs autorisés, 22, rue de Londres, Paris (9e).

DE LA PART D'UN LECTEUR PYRENEEN QUI AIME L'ATHLETISME. — Il ne nous est guère possible de diriger votre entraînement par correspondance. Vous devez vous inscrire dans le club le plus proche du village où vous habitez.

L'AGRESSIF LE DISSEZ N'A PU ROMPRE LA COHÉSION DES TROUPES DE L'ITALIEN FILIPPI

LUGANO (de l'un de nos envoyés spéciaux). — L'Italie a remporté samedi sur la route son troisième titre mondial et, davantage que l'exploit individuel de Riccardo Filippi, la performance nationale a sidéré les spectateurs. D'abord parce que la maîtrise affirmée de la manière la plus totale au rayon des « purs » par les Transalpins, depuis le début du meeting, a quelque chose de troublant; ensuite parce que, au cours de l'épreuve sur route dont nous venons de nommer le vainqueur, les hommes au maillot bleu azur ont franchement dominé du départ à l'arrivée.

On avait vu se distinguer, tour après tour, Filippi, Fabbri, Ponzini, Nencini, Albani, Gianneschi et en fin de compte, deux Italiens s'étaient détachés au cours du dernier « giro », Nencini n'étant battu que de très peu au sprint...

Le plus extraordinaire de l'affaire est que nombre de nos amis de Milan et de Turin nous affirmaient avant l'arrivée et continuaient à nous affirmer ensuite, que le meilleur homme n'était pas là! Ce meilleur homme, selon eux, est Emilio Ciolli, le frère cadet du professionnel qui fit beaucoup parler de lui il y a trois ans en passant sa roue à « Ferdi » Kubler lorsque celui-ci perça sur la fin du Tour de Lombardie, alors que la première place du « Desgrange Colombo » était en jeu. Ciolli ne serait pas apprécié par le sélectionneur unique : Proietti. Rendons toutefois cette justice audit Proietti qu'il n'avait cependant pas effectué un choix trop mauvais! Il est hors de doute que les méthodes de nos voisins ont du bon. Elles n'ont cependant rien de mystérieux. Elles consistent avant tout à soustraire suffisamment à l'avance les coureurs élus à l'influence de leurs dirigeants locaux et à substituer ainsi l'esprit national à l'esprit de club.

Il ne saurait être question de minimiser ici l'œuvre ingrate de nos présidents de sociétés, mais il est hors de doute que l'on ne forge pas une belle équipe nationale en laissant chaque jeune coureur recevoir et suivre les conseils de ceux qui pensent avant tout à poursuivre en territoire étranger les luttes engagées depuis le début de la saison (ou depuis plusieurs saisons!) sur les routes de l'Ile-de-France. A Lugano encore, il apparut que l'objectif de certains de nos dirigeants était avant tout de voir leur favori se classer (plutôt mal que bien!) devant le leader du club adverse! Ce n'est pas de cette manière bien sûr, que l'on arrive à créer la bonne ambiance.

Le président Joinard s'est montré très mortifié du triple échec des amateurs français en Suisse. Nous ne sommes pas tout à fait aussi marris que lui. D'abord parce qu'il était prévisible que nos pistards ne seraient pas à la hauteur (et personne n'y pouvait rien, nous l'avons dit); ensuite, parce que nos petits routiers furent loin d'être ridicules. Le Dissez, en particulier, s'avéra absolument remarquable. Mais parlons de la course...

UNE COURSE A LA PHYSIONOMIE UN PEU DECOUSUE

Celle-ci devait revêtir un aspect assez confus. Dès le troisième tour se produisait une échappée comprenant l'Italien Filippi, le Britannique B. King, le Suédois Wickstrom et le Belge Van Cauter, auxquels se joignaient l'Italien Fabbri et le Suisse Winter. La « soudure » s'accomplissait au quatrième tour, mais une nouvelle fugue se développait au cinquième. Elle avait pour auteurs l'Italien Ponzini, l'Espagnol Segu, les Danois Rasmussen et Dalgaard, qu'allaient rejoindre les Italiens Nencini et Albani.

Au sixième tour, nouveau regroupement. Au septième, c'était le Belge Van Looy qui partait seul, puis voyait revenir sur lui le Danois Rasmussen et le Français Le Dissez, qui ne tardait pas à attaquer, mais vainement. Nous avions dépassé la mi-course et l'affaire devenait sérieuse.

Le Français Saulière, l'Italien Fabbri, le Danois Andresen recollaient aux trois fuyards et participaient efficacement à la « sauvette ». Néanmoins le peloton neutralisait encore cette tentative.

De la sorte, au 150 kilomètre, soit après dix tours, tout était à recommencer. Au tour suivant, la bataille finale débutait. Elle était lancée par le Danois Andresen, l'Italien Nencini et le Français Le Dissez qui prenaient jusqu'à 45 secondes d'avance. Mais la chasse était violente et l'on voyait revenir, au cours du dernier tour, quatre hommes : les Italiens Fabbri, Ponzini et Filippi et le Belge Van Cauter. C'est du petit peloton de sept hommes ainsi formé que se détachèrent, à trois kilomètres du but, Filippi et Nencini, le premier battant l'autre au sprint.

Les quatre suivants rétrogradaient et Le Dissez, évidemment fatigué, ne disputait pas l'emballage pour la troisième place, alors que nos compatriotes Saulière et Joassin se classaient 11e « ex æquo ».

Quelles seront nos conclusions? Et d'abord, quels hommes sont-ils susceptibles de devenir dans quelques mois de bons professionnels?

En ce qui concerne Filippi on croit savoir que Coppi s'intéresse à lui et le fera entrer l'an prochain dans l'équipe Bianchi. Faut-il s'en réjouir?

Pas obligatoirement, car la tutelle de Fausto est à la fois un bien et un mal : le protégé est en bonnes mains, mais il perd toute indépendance et devient, à moins qu'il ne possède la super-classe, un « gregario », comme tant d'autres...

Nencini, lui, en était à son troisième championnat du monde, ce qui revient à dire qu'il serait opportun pour lui de passer « pro ».

Les Belges Van Looy Van Aerde et le champion olympique Noyelle prirent les 3e, 4e et 5e places, ce qui est véritablement très joli. Mais nos amis d'outre-Quiévrain considèrent qu'ils sont trop jeunes et qu'ils doivent attendre. Ils disent également que, s'ils avaient su courir aussi intelligemment que les Italiens, ils auraient obtenu un résultat meilleur encore, ce qui ne paraît pas absolument impossible.

A notre avis, Van Looy est le meilleur des trois, mais il faudra désormais surveiller aussi le rapide Van Cauter, que nous avions déjà vu gagner brillamment la « Poly » belge le 31 mai dernier, dans la banlieue bruxelloise.

Le Hollandais Van den Brekel, déjà excellent à Luxembourg il y a un an, est encore là, et nous le verrons sans doute en 1954 dans les grandes courses françaises.

Les Scandinaves, à commencer par les Danois Rasmussen et Andresen, sont certainement pleins de qualité, mais on ne les voit malheureusement qu'une ou deux fois par an et ce n'est pas en prenant de si faibles contacts avec leurs camarades des autres pays qu'ils se hisseront définitivement au premier plan.

Parmi les Suisses, seul Moresi émergea.

Enfin, du côté français la vedette fut indiscutablement le combatif et courageux Le Dissez, du V.C.C.A., qui semble devoir devenir un beau petit routier, dur. Il est, hélas! dépourvu de toute vélocité naturelle à l'arrivée.

Saulière fut sans doute, après lui, le meilleur, et la plus grande déception fut causée par Bertolotti qui lui-même ne comprit pas grand-chose à son inaptitude à gravir convenablement la côte qu'il passait parfaitement bien à l'entraînement.

Nous n'avons rien à regretter. Le résultat est celui qu'il devait être...

C. T.

LE CLASSEMENT

1. FILIPPI (Italie), les 180 km. en 4 h. 59' 19" (moyenne 36,250); 2. Nencini (Italie), même temps; 3. Van Looy (Belgique), 4 h. 59' 27"; 4. Van Aerde (Belgique); 5. Noyelle (Belgique); 6. Dalgaard (Danemark); 7. Gellhausen (Luxembourg); 8. Van Gauter (Belgique); 9. Van den Brekel (Hollande); 10. Moresi (Suisse); 11. ex æquo Wukitsevits (Autriche); Christian (Autriche); Durlacher (Autriche); Audressen (Danemark); Rasmussen (Danemark); Segu (Espagne); Saulière (France); Joassin (France); Post (Hollande); Fabri (Italie); Gianneschi (Italie); Ponzini (Italie); Petrovic (Yougoslavie); Schmitz (Luxembourg); Jacquet (Suisse); 27. Le Dissez (France); 28. Wickstroem (Suède); 29. Nyman (Finlande) tous même temps que Van Looy; 30. Van T'hof (Hollande), 5 h. 01' 45"; 31. Winter (Suisse), 5 h. 01' 55"; 32. Junkermann (Allemagne), même temps.

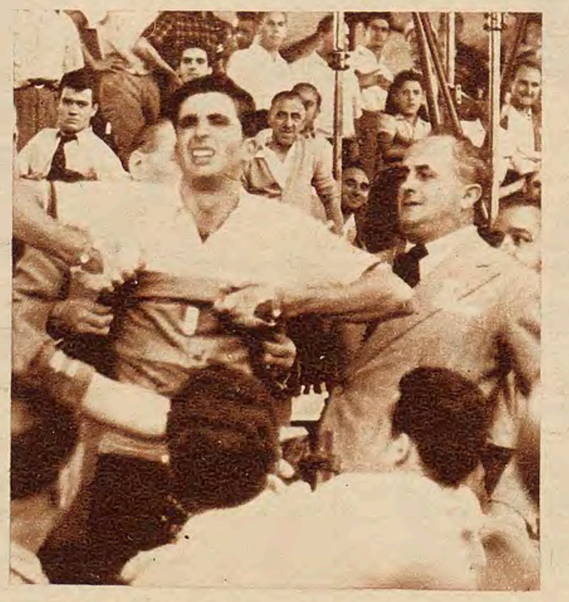
L'arrivée est proche. L'Italien Riccardo Filippi a pris la direction des opérations devant les tribunes. Le Dissez est dans sa roue, attentif.

Au sprint, Filippi, qui s'est détaché 3 kilomètres avant l'arrivée, n'a aucun mal à régler son compatriote Nocentini. Il est champion!

Quelques instants après, le peloton arrive à son tour. Le Belge Van Looy règle ses compatriotes Van Aerde et l'olympien Noyelle.

La joie des Italiens s'exprime dans ce document où Filippi est félicité avant d'être conduit bien encadré à la tribune officielle.

C'est au tour des soigneurs de l'équipe italienne d'exprimer leur joie. Et le feraient-ils mieux qu'en portant Filippi en triomphe?



Et c'est enfin la cérémonie classique : Filippi endosse (avec quelque mal, semble-t-il) le maillot arc-en-ciel des routiers amateurs.

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris-7e
Tél. : LITtré 15-44.

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.
C.C.P. Paris 5.390.08

Abonnements :
12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

LA VENTE DE PHOTOS SPORTIVES

Nous avons organisé un service de vente de photographies. Adressez vos commandes à : Service de vente des photographies, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris (2e).

TARIFS DE VENTE :
Photographie 13 × 18 : 120 fr.
Photographie 18 × 24 : 200 fr.
Photographie 30 × 40 : 300 fr.

FRAIS D'ENVOI :
Ajouter pour frais d'envoi (jusqu'à dix photographies) :
30 fr. pour les 13 × 18
40 fr. pour les 18 × 24
60 fr. pour les 30 × 40

MODE DE PAIEMENT : Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT PAR MANDAT-LETTRE OU PAR MANDAT-CARTE.

Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT
Siège soc. : 124, r. Réaumur, Paris-2e.
Grav. et impr. E. Desfossés Néogravure, 13, quai Voltaire Paris.
OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ VÉRIFIÉE

REIMS-SOCHAUX (4-1). Le tenant du titre a largement dominé les Sochaliens moins avancés dans leur préparation. L'avant centre rémois Kopa lutte pour la possession de la balle avec le Sochalien J. Tellechea.

RENNES-RACING (1-2). Le deuxième but du Racing fut décisif. Courteaux (à g.), en partie masqué par Besse, a shooté et logé la balle dans la cage de Pinat. A dr. : Curyl se précipite. Poulain arrête sa course.

Bongtsson (à gauche) a tiré. René Vignal se défend et met en corner. A g.: Jacowski. A dr.: Jurilli.

Vignal a été mis K.O. à la suite d'un coup au foie. Il gît inanimé. Gusti Jordan s'empresse autour de lui.

L'ailier droit de Reims, Appel, (7) saute et semble menacer le goal de Sochaux, Fragassi, qui tourne le dos et courbe l'échine pour atténuer le choc.

TROIS CLUBS ONT GAGNÉ ET REIMS, LE TENANT DU

LA saison des « super équipes » ne sera pas fructueuse. Après deux tours de compétition, trois clubs seulement ont remporté dimanche leur seconde victoire ; et parmi eux le tenant du titre Reims, dont on peut se demander s'il ne va pas rééditer son départ foudroyant de l'année passée.

Des trois, Reims a, en effet, porté à son record l'adversaire le plus difficile, Sochaux, second du dernier championnat, qui fut contraint de s'incliner (4-1). L'attaque rémoise, dont les buteurs furent Appel (2) et Glowacki — et à qui le demi Sicci vint apporter le secours d'un excellent tir des 20 mètres — a montré la même autorité qu'au début du championnat 52-53.

Reims semble donc digne de sa précédente formation et c'est normal puisque celle-ci n'a subi que quelques légères retouches. Elle parait donc d'ores et déjà capable de conserver son titre.

Nice héros en 51 et 52, puis maudit l'an passé, figure parmi les leaders. La formation azuréenne, simplifiée, n'a plus d'histoires tapageuses... et gagne. Roubaix, modeste équipe a été obligée de se contenter d'une défaite honorable (3-1).

Nimes est, lui aussi, au rendez-vous des clubs de tête. On ne croyait pas qu'il supporterait aussi allègrement les départs de Zlaki Timmermans, Abderrazak et la mise à l'ombre de Rouvière. Heureusement, Gonzales est venu et Ziak — un jeune qui ira loin — s'est révélé. Résultat : neuf buts en deux matches. Sète, défait (5-2), a été la victime de la forme avancée des poulains de Pibarot.

Les Toulousains comptaient — et comptent encore — au nombre des favoris et ils ne surclasseront pas le lot. Lens s'est cabré devant les millionnaires et les a contraints à partager les points (1-1). La qualité du jeu des protégés de Bigot fut, d'ailleurs, d'assez médiocre qualité. Toulouse ne sera pas « l'invincible ».

Lille n'a pas attendu trop longtemps son premier succès. Le Havre, qui parait voué à la seconde partie du tableau, s'est bien défendu, mais a baissé finalement pavillon (2-1). En revanche, Strasbourg, qui avait bien débuté — et justement contre Lille — n'a pas confirmé cet exploit a Bordeaux où il a essuyé un échec cuisant (5-2).

Nancy, lui non plus, n'est pas resté longtemps dans l'oubli. Les finalistes de la coupe, qui retrouvaient leurs deux attaquants Deladerrière et Lorenzo, ont recouvré du même coup leur verve offensive aux dépens de Metz (2-1). Les deux buts de Nancy furent — simple hasard ? — marqués par Lorenzo et Deladerrière !

Au nombre des clubs qui ont réalisé un gros effort financier pour se renforcer figurent le Stade Français et Monaco : ces deux onze n'ont pas encore gagné un match.

Le Stade n'a pu vaincre Marseille (1-1) au Parc et Monaco n'est pas venu à bout de Saint-Etienne, dans la cité noire (1-1).

Les Stadistes, dont la défense parait renforcée avec un Hon en bonne forme, manque de perçant en attaque. Rijvers ne tient pas le rôle de chef qu'on attendait de lui et l'ensemble manque de punch. Ils ratèrent des occasions qui eussent dû être décisives devant un team marseillais qui se cherche.

Monaco, dont la ligne d'avants n'est pas en rapport avec les sommes dépensées, devra certainement se renforcer s'il veut — ainsi qu'on l'a prétendu — jouer les tout premiers plans.

Le Racing est le point d'attraction de la seconde division. Fera-t-il cavalier seul au-dessus du lot ? Il a prouvé sa force réelle en triomphant à Ren-

VEDETTE BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 la foot
HGM
11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport
POINTES INÉBRANLABLES
Fabrication MERCIER
Brevet 882-984
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844, sur les brevets)

LENS-TOULOUSE (1-1). Duffuler a effectué une bonne rentrée dans la cage de Lens. Il repousse la balle du poing devant Louis qui masque Dupraz.

La défense de Lens est passée et Louis revient en courant, mais Duffuler a préféré sortir et il plonge sur la balle que le Finlandais Rytkonen contrôle afin de l'expédier hors de sa portée. Au second plan : Dupraz.

POUR LA SECONDE FOIS TITRE, EST PARMI EUX !

nes (2-1). Mais les résultats des deux premières journées laissent entendre que les « ciel et blanc » pourraient voir se dresser des rivaux sur leur route.

Et tout d'abord, Troyes, qui a obligé Da Rui à s'incliner à trois reprises. Ce match Troyes-Montpellier (3-0) a montré l'efficacité d'une attaque troyenne très directe.

Et puis ensuite, Besançon. Avec un mélange de footballeurs chevronnés et de jeunes, les Bisontins paraissent redoutables. Ils ont surclassé le Red Star (5-1) et, tour à tour, les « anciens » Alpsteg et Hoffman et les « nouveaux » Rivarel et Roy se sont mis en vedette.

Enfin, on ne devra pas négliger Sedan et Aix, tant que leur enthousiasme sera intact. Sedan a maltraité Cannes (3-0) et Aix a dominé difficilement le C.A.P. (1-0). Sedan est actuellement un adversaire dangereux à rencontrer.

Au rayon des désillusions on place en premier lieu le Red Star, encore incomplet, mais qui aura besoin de se renforcer beaucoup pour prétendre jouer pour l'accession et aussi Nantes qui, sur son terrain, s'est incliné devant Rouen (2-1). Les Nantais, cependant, possèdent un certain nombre de joueurs de valeur et pourra rapidement se remettre en vedette.

Guy CHAMPAGNE

GIRONDINS-STRASBOURG (5-2). Le jeune gardien de but strasbourgeois Kress est battu ! Il s'est élancé mais Kargu l'a devancé et envoie la balle de la tête dans les filets. A g.: Deckert. De dos : Remetter (5).

DIVISION I

*Lens et Toulouse, 1-1.
*Stade Français et Marseille, 1-1.
*Lille b. Le Havre, 2-1.
*Reims b. Sochaux, 4-1.
*Nice b. Roubaix, 3-1.
*Girondins b. Strasbourg, 5-2.
*Nancy b. Metz, 2-1.
*Saint-Etienne et Monaco, 1-1.
*Nimes b. Sète, 5-2.

		Pts	J	G	N	P	p.	c.
1.	REIMS	4	2	2	0	0	5	1
	Nimes	4	2	2	0	0	9	2
	Nice	4	2	2	0	0	6	3
4.	Girondins	3	1	1	1	0	6	3
	Toulouse	3	2	1	1	0	4	3
6.	Le Havre	2	2	1	0	1	3	2
	Lille	2	2	1	0	1	3	3
	Nancy	2	2	1	0	1	2	2
	St. Franç.	2	2	0	2	0	2	2
	Strasbourg	2	2	1	0	1	4	6
	Sète	2	2	1	0	1	3	5
12.	Lens	1	2	0	1	1	3	4
	Monaco	1	2	0	1	1	3	4
	Roubaix	1	2	0	1	1	2	4
	Sochaux	1	2	0	1	1	2	5
	St-Etienne	1	2	0	1	1	1	3
	Marseille	1	2	0	1	1	1	5
18.	Metz	0	2	0	0	2	1	3

DIVISION II

Racing b. *Rennes, 2-1.
Rouen b. *Nantes, 2-1.
*Sedan b. Cannes, 4-0.
*Besançon b. Red Star, 5-1.
Angers b. *Grenoble, 2-1.
Aix-en-Provence b. *C.A.P., 1-0.
*Perpignan b. Alès, 2-0.
*Troyes b. Montpellier, 3-0.
*Béziers b. Valenciennes, 2-0.
Lyon b. *Toulon, 5-1.

		Pts	J	G	N	P	p.	c.
1.	SEDAN	4	2	2	0	0	7	0
	Besançon	4	2	2	0	0	7	1
	Troyes	4	2	2	0	0	7	1
	Aix	4	2	2	0	0	3	1
	Racing	4	2	2	0	0	5	2
6.	Rouen	3	2	1	1	0	3	2
7.	Béziers	2	2	1	0	1	3	2
	Perpignan	2	2	1	0	1	3	2
	Lyon	2	2	1	0	1	6	5
	Angers	2	2	1	0	1	3	3
	Nantes	2	2	1	0	1	3	3
	Rennes	2	2	1	0	1	3	3
	Toulon	2	2	1	0	1	3	6
14.	Grenoble	1	2	0	1	1	2	3
	C.A. Paris.	1	2	0	1	1	1	2
	Cannes	1	2	0	1	1	1	5
17.	Red Star	0	2	0	0	2	2	7
	Valencien.	0	2	0	0	2	1	5
	Alès	0	2	0	0	2	0	5
	Montpell.	0	2	0	0	2	0	5

EMBROCATION SIAMOISE
Vendue exclusivement dans les Pharmacies
V 535 P 28396

LE FOOTBALL FRANÇAIS EST EN DEUIL : M. EMMANUEL GAMBARDELLA EST MORT

LE football français a perdu son chef. M. Emmanuel Gambardella, Président de la 3 F. et du Groupement professionnel, est décédé des suites d'une grave opération, hier, à Montpellier.

Cette perte sera ressentie non seulement par tous les footballeurs et ceux qui s'intéressent à ce sport, mais également par les innombrables amis que comptait M. Gambardella.

Membre du Conseil d'Administration du journal « Le Midi Libre », directeur de la radiodiffusion française à Montpellier, Emmanuel Gambardella était aussi l'un de nos meilleurs confrères.

Journaliste à la plume habile et mordante, le Président de la 3 F. jugeait les choses du football avec clairvoyance et autorité.

Il fut l'un des premiers à défendre le mouvement en faveur du football professionnel dans notre pays et ce fut sous son impulsion que fut créé le Groupement des clubs « pro ».

Son grand bon sens, sa foi, son génie de l'organisation avaient beaucoup contribué à la grandeur du football. C'était aussi un orateur de première force et la 3 F. perd non seulement en lui un chef, mais aussi un tribun.

« But et Club-Le Miroir des Sports » pleure un ami sincère.

Nous partageons ici la profonde douleur des siens...

ILS ONT POSÉ POUR LES PHOTOGRAPHES DE "BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS"

STADE FRANÇAIS

Le onze du Stade qui a concédé le nul à Marseille. De g. à dr., deb. : Drouet, Grillon, Colonna, Brezniak, Hon, Gaulon et Delfour (entr.). Accr. : Jonsson, Rijvers, Hnatow, Dombeck et Baucomont.

OL. MARSEILLE

Ayant récupéré Mercurio et Dard, l'Ol. de Mars. présenta de g. à dr., deb. : Mésas, Scotti, Poncet, Johansson, Gransart et Salem. Accr. : Rustichelli, Nocentini, Andersson, Mercurio et Georges Dard.

C. A. DE PARIS

Le C.A.P. qui manqua le départ. De g. à dr., deb. : Ranzoni II (civ.), Yahdjian, Desgranges, Halotel, Thieffine, Plana, Pérard et M. Langiller (P.). Accr. : Legal, Goues, Crespo, Labalette, Mairot.

AIX-EN-PROVENCE

Aix a réalisé une bonne performance et gagné son 2e match. De g. à dr., deb.: Guérin, Mignot, Luciano, Libérati, Latrille et Pujalte. Accr. : Prouff, Cossou, Da Silva, Zenkiewicz, et Guy Méano.

STRASBOURG

Contre Bordeaux, Humpal gardait l'équipe qui avait dominé Lille. De g. à dr., deb. : Vanags, Dahan, Kress, Remetter, Krug, Deckert. Accr. : Sésia, Kaelbel, Baillot, Désir, Carré et l'amateur Hertrich.

LES GIRONDINS

Les Girondins qui ont gagné nettement sur Strasbourg. De g. à dr., deb. : Grimonpont, Jancewski, Bernard, Gallice, De Kubber, Garriga. Accr. : Pardo, Kargu, Abdesselem, Wosniewsko et De Harder.

LE STADE ET L'O.M. MATCH NUL AU PARC DES PRINCES.

ST. FRANÇAIS - MARSEILLE (1-1). Samedi au Parc des Princes. L'ailier suédois du Stade Jonsson (ci-dessus) a percé la défense marseillaise qui semble inquiète. De g. à dr. : Salem, Jonsson, Mésas, Johansson, Hnatov et Scotti.

★

L'ex-joueur de Metz, Hnatow, promu avant centre du Stade Français fut le meilleur attaquant de son équipe. Il saute pardessus le portier phocéen Poncet qui s'est couché à temps sur le ballon. A gauche : Johansson se repliait.

C.A.P.-AIX-EN-PROVENCE (0-1). Samedi au Parc des Princes. Halotel capte la balle devant l'attaquant aixois Cossou. Au centre : Plana.

Ex-Stadiste, Thiéffine (à g.) est au prise avec l'avant centre méridional Da Silva qui portait l'an dernier les couleurs de Cannes. Ce dernier fut très actif.

LE MIROIR DES LECTEURS

DE M. GUY LOMPREZ, A HENIN-LIETARD :

Je puis avoir la prétention d'être l'un de vos premiers et fidèles lecteurs, puisque je vous lis depuis le numéro 1 et possède tous vos numéros sans exception. Je veux seulement vous faire une remarque concernant vos numéros du Tour de France. Vous réservez une place importante au départ du Tour, et c'est très bien. Par contre; l'apothéose, la dernière étape, les tours d'honneur du Parc, ce délire, cette explosion d'enthousiasme de la foule devant ces athlètes poussiéreux et triomphants, cette rumeur déferlant comme une vague du gradin sur la piste, que nous, provinciaux, ne pouvons écouter avec autant d'émotion que l'oreille collée au poste de radio, cette victoire de ceux qui surent souffrir jusqu'au bout sont presque passés sous silence. Pas de photo, dans votre numéro spécial, de l'équipe vainqueur, de Schaer, pas même le classement final complet, ni celui du Cinquantenaire, ni celui par équipes, ni du Prix de la Montagne, alors que ce numéro est exclusivement réservé au Tour et qu'il doit être complet en tout.

REPONSE. — Vous avez raison et nous plaidons coupables. Les « faits divers » aussi importants qu'imprévus qu'ont été les chutes de Koblet et de Robic ont un peu bouleversé notre planning de travail et empiété sur la place prévue pour la fin du Tour. Nous étudions la question et prendrons toutes dispositions pour que pareil fait ne se renouvelle pas en 1954.

D'UN LECTEUR DE VERSAILLES :

Tous vos lecteurs ont hautement apprécié les efforts que vous avez entrepris dans le domaine du rugby et de l'athlétisme pour les sauver du marasme. Je vous demande de poursuivre ces enquêtes pour TOUS les sports pratiqués en France.

REPONSE. — Nous ne voyons pas très bien l'intérêt pratique de votre suggestion. Si nous sommes toujours prêts à prendre la défense d'un sport menacé, nous ne voyons pas la nécessité de rompre des lances pour d'autres sports qui, à quelques détails près — il n'est rien de parfait en ce monde — marchent bien. Cela tournerait vite à la critique systématique, c'est-à-dire à quelque chose de fort peu constructif.

DE M. ROGER COSAERT, 2, RUE DE SAINT-MARCEAUX, PARIS :

Je suis étonné de voir dans votre numéro 422 une photo représentant, selon vous, Queugnet dans sa série de demi-fond, alors qu'un de vos concurrents annonce en légende d'une photo presque identique qu'il s'agit de Verschueren. Comme je ne connais ni l'un ni l'autre de ces deux stayers, je vous prierai de me dire si vous vous êtes trompés.

REPONSE. — C'est bien Queugnet qui est représenté sur notre document. D'ailleurs, Verschueren a gagné sa série en nocturne et la photo publiée est prise en plein jour. Donc... Cela dit, tout le monde peut se tromper...

DE M. PIERRE POUSSANT, 15, AV. MONTRICHARD, A VILLIERS-SUR-MARNE :

Bravo pour vos numéros spéciaux pendant le Tour. Mais dire que Bobet a abaissé le record de moyenne, c'est très bien, à condition que l'on précise que le Tour a été « humanisé ». Il y avait moins de montagne que les années précédentes et une seule étape contre la montre.

REPONSE. — Admettons-le. Mais admettez aussi que ce Tour a été disputé à une allure folle et que Bobet a eu le mérite de suivre tous les trains que lui imposaient des adversaires qui ne le ménageaient pas.

DE M. DIALLO DJIBRILL, A SAINT-LOUIS-DU-SENEGAL ET DE SES AMIS :

Nous vous félicitons pour la présentation de votre journal dont nous sommes de fidèles lecteurs. Nous pensons qu'il continuera à nous satisfaire. Cependant, nous réclamons à titre amical la formation d'un club des amis de « But et Club-Le Miroir des Sports » qui, contre une modeste cotisation, permettrait l'achat à prix réduit d'articles de sport.

REPONSE. — La question de la création d'un club des amis de notre journal a été souvent évoquée par des lecteurs. Nous l'avons étudiée et l'étudions encore, mais il nous paraît difficile de réaliser votre suggestion.

Nous remercions de leurs lettres MM. S. Behar, à Paris, et André Poirel, à Bruyères (nous avons publié dans notre numéro 420 l'explication de l'anomalie d'une arrivée de Bobet devant un panonceau portant « 39e Tour de France »), Michel Grange, 9, avenue Sidoine-Apollinaire, à Lyon, Jean-Antoine, à Carcassone (la controverse Robic-Bobet est close et nous n'avons pas l'intention de la rouvrir).

MARIE-HÉLÈNE ANDRÉ, BOZON, EMINENTE ONT SAUVÉ L'HONNEUR A BUDAPEST

LA France a perdu officiellement cette fin de semaine sa suprématie européenne, devant 6.000 à 7.000 spectateurs massés sur les gradins du stade nautique de l'île Sainte-Marguerite à Budapest.

Défaite lourde, prévue, avec la maigre satisfaction morale — si l'on peut dire — de n'avoir aligné ni Boiteux, ni Bernardo, ni les poloïstes tourquennois.

Mais si nous avons été largement battus dans toutes les épreuves féminines, sauf une, largement aux relais et en water-polo, largement en papillon, au 400 m., de peu en brasse, quelques satisfactions sont venues nous remettre de la déception de voir Mady Moreau, sans influx nerveux, devancée au tremplin.

Une satisfaction prévue : la victoire du recordman du monde Bozon, victoire d'un très grand champion, dans le meilleur temps mondial de l'année en grand bassin : 1' 5" 8/10.

Une satisfaction espérée : celle de Marie-Hélène André qui affirme sa classe internationale et ses progrès en devenant en outre excellente combattante en course. Elle bat les Hongroises Hundyaf et Temes dans le temps remarquable de 1' 17".

Une surprise enfin : celle de l'extraordinaire Aldo Eminente, toujours trépidant, aussi mordant après 36 heures de voyage qu'après un mois de vacances. Un Eminente bagarreur en diable, qui étouffa Kadas et Ipacs au départ, les forçant à se désunir et les réglant sur la ligne d'arrivée d'un dixième de seconde.

Ces trois victoires, plus la troisième place de Violas en dos, celle de Dumesnil en brasse, les temps de Montserret et Million, celui de Jacqueline Vauvrecy sont tout de même consolants pour l'avenir de notre natation.

Alban Minville le disait avant de partir : « Donnons rendez-vous aux Hongrois à Turin, en 1954, pour les championnats d'Europe. »

J.-B. GROSBORNE.

GORDON PIRIE A QUATRE SECONDES DE GUNDER HAEGG

EN courant les 5.000 mètres en 14' 2" 6, Gordon Pirie a été le meilleur athlète de la rencontre Allemagne-Angleterre, disputée au stade olympique de Berlin devant 40.000 spectateurs le samedi, et autant le dimanche.

Gordon Pirie a certes échoué dans sa tentative contre le record du monde de Gunder Haegg (il n'est pas le premier !), mais sa performance n'en est pas moins remarquable. Elle classe l'Anglais au quatrième rang des meilleurs performers de tous les temps, dont le classement s'établit désormais comme suit :

13'58"2	Haegg (Suède)	1942
13'58"8	Anoufriev (U. R. S. S.)	1953
14' 2"4	Kutz (U. R. S. S.)	1953
14' 2"6	Pirie (Ang.),	1953
14' 3"	Zatopek (Tchéc.)	1950
14' 4"2	Kovacs (Hongrie),	1953
14' 6"6	Schade (All.),	1952
14' 7"4	Mimoun (France),	1952
14' 8"6	Wooderson (Ang.),	1946
14' 8"8	Maeki (Finlande),	1939

Gordon Pirie devait également participer au 10.000 mètres, mais il y a renoncé au dernier moment. Est-ce pour recommencer sa tentative à Stockholm, au cours du match Suède-Angleterre, qui doit se dérouler mercredi et jeudi prochains ? On a tout lieu de le penser. Détail amusant, c'est l'entraineur allemand Gerschler qui avait établi pour Pirie un tableau de marche prévu pour un temps final de 13' 57". Gerschler est en effet convaincu que Pirie sera le premier à battre le record d'Haegg.

Gordon PIRIE

OMBONWAN HOMME-ORCHESTRE

Pendant ce temps quelques épreuves de barrage, mises sur pied en vue de France-Finlande, se déroulaient à Paris devant plusieurs centaines de spectateurs. Elles permirent à Goudeau de manifester un intéressant retour en forme et à Ombonwan de prouver qu'il n'y avait personne en France pour le battre en sprint long et court, excepté Bonino sur 100 mètres. A Helsinki, Ombonwan jouera les hommes-orchestre en participant au 100, au 200, au saut en longueur et au relais 4×100 mètres.

Marcel HANSENNE.

LES AMÉRICAINS ET LES RUSSES SONT LES MEILLEURS HALTÉROPHILES DU MONDE

LES championnats du monde de poids et haltères, qui se sont déroulés en fin de semaine à Stockholm, ont été marqués par la nette supériorité des athlètes russes et américains. Les haltérophiles des deux grandes nations se sont livré un duel sans merci dans presque toutes les catégories et de nombreux records ont été mis à mal.

La grande surprise de ces championnats a été la nette défaite de l'Américain Stanley Stanczyk dans la catégorie des poids mi-lourds. Stanczyk fut devancé par deux hommes, les Russes Vorobiev et Lomakin. Vorobiev se présenta dans une forme exceptionnelle et battit avec 430 kilos le record du monde que détenait son compatriote Novak (425) qui est maintenant volontairement écarté des manifestations internationales. Ce nouveau record place désormais Vorobiev au tout premier plan des haltérophiles mondiaux.

Chez les poids moyens, l'Américain Pete George réalisa aussi une performance de grande classe. Il totalisa 370 kilos, battant ainsi le record du monde de Stanczyk de 2 kg. 500.

Tom Konno fut également une grande attraction. Le champion olympique des poids légers s'affirma un poids moyen de réelle valeur, et établit un nouveau record avec 407 kg. 500, ce qui lui permit de distancer de 25 kg. le Russe Duganov, champion d'Europe.

Chez les poids légers, l'Américain Pete bert Schemansky (442 kg. 500) fit cavalier seul dans les trois épreuves. Son rival le plus sérieux, l'Egyptien Mohamed Sahle, fut dominé de 42 kg. 500.

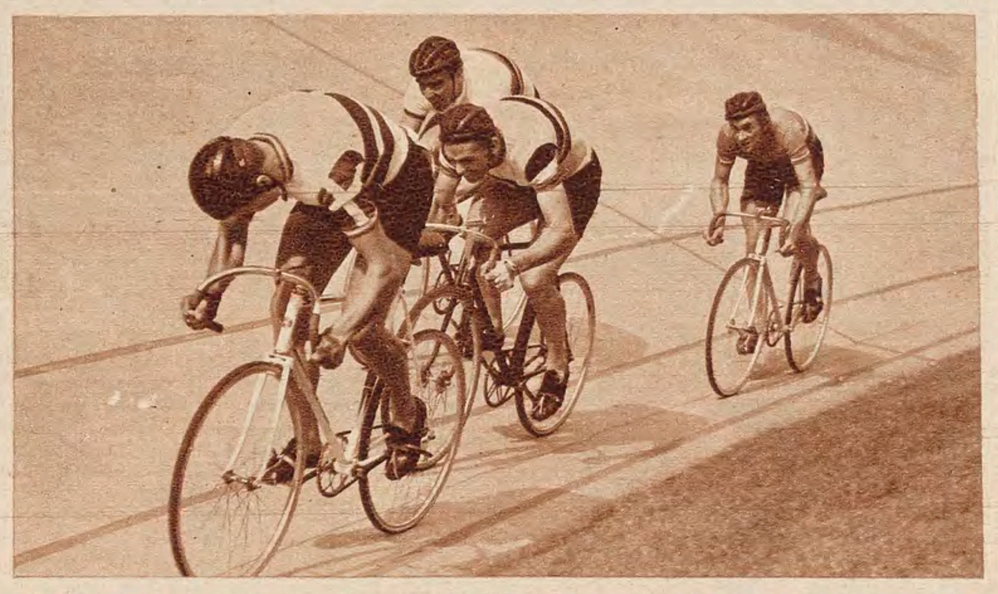
Tom KONNO

VOROBIEV

LES CHAMPIONS DU MONDE 1953

Coq : Oudonov (U.R.S.S.), 315 kg (92.500; 97,500; 125).
Plume : Saksonov (U. R. S. S.), 337,500 (95; 105; 137,500).
Légers : George (U.S.A.) 370 (nouveau record du monde) (105; 115; 150).
Moyens : Konno (U.S.A.), 407,500 (nouveau record du monde) (120; 120; 167,500).
Mi-lourds : Vorobiev (U.R.S.S.), 430 (nouveau record du monde) (127,500; 135; 167,500).
Lourds légers : Schemansky (U. S. A.), 442,500 (nouv. rec. du monde) (127,500; 135; 180).
Lourds : Hepburn (U.S.A.), 464,500.

HARRIS A PRIS SA REVANCHE AU PARC



Au cours de la revanche des championnats du monde, au Parc, Patterson s'est octroyé l'omnium. Nielsen mène devant Van Steenbergen, Patterson, Hassenforder.

En finale de vitesse à deux, Harris (à droite) déborde nettement Van Vliet.

Le champion du monde de demi-fond, A. Verschueren, a confirmé sa victoire.

BARTHEL CHAMPION DE FRANCE (MARCHE)

Le championnat de France sur route des 50 km. à la marche a réuni à Neuilly-Plaisance les spécialistes des courtes distances : Barthel, Seibert fils et Caron.

Dans les derniers tours, Barthel, en grande forme, affirma sa supériorité.

Le favori, Caron (à gauche) classé second, est venu féliciter son vainqueur.

SCOTTI ET GRANSART ONT FAIT RENTRER DARD ET MERCURIO A L'O. M., EN PROVOQUANT LE DÉPART DE M. CABASSU

C'EST un désastre, un désastre ! Le plus terrible que je connaisse dans l'histoire de notre club. Je suis écœuré... »

Lentement, M. Cabassu quitte le stade de l'O.M. Sa famille est près de lui. Personne ne dit mot. Pour ses débuts en championnat, sur son terrain, le vieux club marseillais a été sévèrement battu par Nimes. Quatre à zéro après avoir subi quatre-vingt-dix minutes durant la volonté de l'adversaire, c'est un score qu'on peut effectivement qualifier de désastreux.

Entre le vestiaire et la grille du stade, des supporters commentent avec passion le résultat. De loin, ils reconnaissent le petit groupe accablé de M. Cabassu et des siens. Brusquement, les insultes pleuvent. De ces injures grasses qu'on échange sur le Vieux-Port et que l'accent dépouille de toute gravité ? Non pas. Des mots sales, outrageants, ramassés dans le ruisseau des quartiers mal famés que fréquentent les nervis.

M. Cabassu rougit, moins pour lui que pour sa famille, prise à partie par cette horde. Repoussant les fanatiques, ivre de colère, il monte dans sa voiture et rentre avec les siens dans la maison qu'il occupe au Prado, près de Castellane.

Entre tant de boue qu'on lui a jetée au visage, une insulte lui a fait plus de mal que les autres : « Tu ferais mieux de soigner tes chiens que de faire crever l'O.M.... vieux... »

Cette allusion à sa profession de vétérinaire, à son âge, à son activité au club lui revient en mémoire tandis que, dans son cabinet de travail, la tête entre ses mains, il revit les semaines qui ont précédé ce match que Marseille ne pouvait perdre et qui s'est achevé par une déroute sans exemple.

UNE SEULE PASSION : L'OLYMPIQUE DE MARSEILLE

Co-responsable des destinées de l'Olympique de Marseille, il n'a accepté la direction que par amour du club. Son nom n'est jamais publié dans les journaux. On ne le voit jamais sur une photographie. La gloire ne l'intéresse pas, ni la popularité. Il travaille dans le silence. Le dimanche, l'hiver, il joue avec les anciens de l'O.M. qui ont connu leur heure de gloire du temps de Boyer et qui ont maintenant, comme lui qui partagea leurs joies et leurs peines, cinquante ans sonnés. Il a formé une équipe qu'on nomme affectueusement « l'équipe Cabassu ». Les cheveux ont grisonné, mais la haute taille ne s'est pas voûtée. Le cœur demeure jeune comme la santé reste bonne. Une seule passion dans sa vie : l'Olympique.

Objectivement, M. Cabassu s'efforce de voir clair. Sans doute, ses collaborateurs et lui ont-ils commis des erreurs de recrutement. Peut-être n'ont-ils pas agi avec toute la diplomatie désirable dans les conversations qu'ils ont eues au moment du renouvellement des contrats avec les joueurs réfractaires. Cela valait-il ce déferlement d'insultes, ce véritable assaut d'une foule déchaînée à la sortie du stade-vélodrome ? Tant d'efforts, de sacrifices consentis, de longue patience pour en arriver là !

Ce qui irrite M. Cabassu, qui le peine aussi profondément, c'est que des joueurs professionnels osent se montrer sous un si piètre jour devant les spectateurs. Mauvaise condition physique ? Certainement pas. Mais mauvais esprit, cela oui... Les discussions lors du renouvellement des contrats ont été vives. Il en est resté un peu de rancœur. Certains n'admettent pas que des camarades à eux demeurent sur la touche. Scotti et Gransart « protègent » Mercurio et Georges Dard. Ne peut-on parler d'une « maffia » marseillaise après la « maffia » nord-africaine dont on se plaignait tant, naguère, en coulisse ?

SI TON PERE TE VOYAIT AGIR AINSI, GEORGES !

Scotti a toujours joué à l'O.M. Il a abandonné le capitanat au profit d'Andersson, mais à l'O.M. il est chez lui. Il gère plusieurs cafés ; il roule traction ; sa mère tient un magasin de fleurs ; il gagne en moyenne 150.000 francs par mois pour jouer. Il est un champion arrivé et son influence est grande parce qu'elle est assise sur une clientèle fidèle. Gransart a une personnalité moins accusée, mais il suit Scotti et l'épaule. Sa jeune renommée lui vaut 100.000 francs mensuels d'appointements. Il a, lui aussi, ses amis qui, d'un accent chantant, vantent ses mérites.

Tous les deux, Scotti et Gransart, mènent l'action en faveur de Mercurio et de Georges Dard.

Georges Dard est le fils de l'ancien président de l'O.M.

Il est, lui aussi, au sens propre du terme, un enfant de la balle. Pendant des années, il a été « la flèche marseillaise ». Ses déboulés, ses démarrages qui laissaient l'adversaire sur place, lui ont valu une immense popularité. Mais il a 35 ans et il a perdu de ses moyens. Son commerce de voitures d'occasion lui prend un peu de temps. On lui a fait des propositions pour entraîner un club d'amateurs en Afrique du Nord. En un mot, il est à fin de carrière. Cela, ses supporters, qui chantent sa gloire au café-glacier, ne s'en rendent pas compte. Le devoir des dirigeants est de s'en apercevoir.

On lui a offert 65.000 fr. par mois, mais on ne lui a pas parlé de rachat de contrat. Dard a déjà discuté avec d'autres clubs, notamment avec Aix-en-Provence. Il voudrait avoir sa liberté, mais un rachat de contrat se discute de gré à gré et l'accord ne s'est pas fait.

Il y a encore Mercurio qui n'a plus joué depuis le 25 janvier. Mais c'est une affaire facile à régler et qui le sera dès qu'on s'en occupera. (Elle l'a été dans le courant de la semaine, comme celle de Georges Dard qui a retrouvé sa place contre le Stade.)

Ce qui était grave, dans l'esprit de M. Cabassu, c'est que Scotti et Gransart « protégeaient » les deux réfractaires par des moyens discutables : jouer en dedans de leur action, ne pas faciliter les débuts des nouveaux venus acquis par le club à un prix intéressant, de manière à faire de leur essai un échec.

Cela, c'est inadmissible et M. Audibert, le trésorier de l'O.M. qui, dans la vie privée, vend des glaces à consommer rue Pisançon, n'avait pas caché sa manière de voir à Georges Dard :

— Si ton père te voyait, Georges, il en pleurerait !

M. Cabassu a bien envie de pleurer, lui aussi. Sa résolution est prise : il quittera le Comité Directeur de l'O.M. pour ne plus être l'objet des insultes d'une foule irresponsable et qui ne sait pas le dessous des choses.

Cela se passait dimanche. Mardi, le Comité enregistrait la démission du vieil olympien et des membres de la Commission Technique qui se solidarisaient avec lui.

On n'a pas parlé de M. Dancausse... qui songe surtout à Aix.

Quatre de l'O.M. : Accroupis de g. à dr. : Giral et Jacquier. Debout, de g. à dr. : Seitz et... Jean Cabassu. C'était en 1920-21.

VOICI (ENFIN) LA VÉRITÉ SUR LE NOMBRE DES SPECTATEURS DU VEL' D'HIV'

L'HIVER, qui endort la nature et les animaux, éveille les Palais, Bientôt, tandis que les arbres se dépouilleront, que les marmottes se tapiront pour un long sommeil, le Palais des Sports sortira de sa torpeur. Les longues chenilles vertes et rouge du métro déverseront à Grenelle les théories de fanatiques du catch, de la boxe, du basket, du cyclisme, du roller-catch. Dans leurs bureaux respectifs, Raoul Paoli, Gilbert Bénaïm, André Mouton, Alex Goldstein, préparent leurs programmes. Déjà, Charley Michaelis retient les emplacements où flamboieront les affiches multicolores annonçant la reprise du roller-catch. Déjà, les caissières se penchent sur leurs plans de location.

M. Breton, le chef-comptable, et Mme Jambon, la caissière principale, soupirent parfois en lisant les journaux politiques. Pour eux, la politique, qu'elle soit de droite ou de gauche, se traduit en meetings au Palais des Sports et s'exprime en manchettes flamboyantes le lendemain : « Cinquante mille personnes au Vél' d'Hiv' ont acclamé les discours de Tel ou Tel ! »

M. Breton et Mme Jambon soupirent parce qu'ils savent à quoi s'en tenir — non sur la sincérité des discours, — mais sur la contenance du Palais des Sports. Cinquante mille spectateurs ! O rêve merveilleux autant qu'irréalisable ! Quelles belles recettes réaliserait le bon vieux Vél' d'Hiv' — il fêtera ses 41 ans en mars prochain — s'il contenait cinquante mille places !

Hélas ! les statistiques sont loin de compte. Si pendant les Six-Jours 1952 on a enregistré 105.889 entrées, chiffre record pour ce genre de manifestation, cela ne signifie pas que le Vél' d'Hiv' contienne 105.889 places : 6 = 17.648 places, 166, mais que le vélodrome a fait à peu près le plein pendant une semaine avec plusieurs « tranches » quotidiennes de spectateurs.

Dates	Sports	Manifestation	Nomb. d'entr. payantes	Recette
25-2-48	PATINAGE et HOCKEY	Deuxième réunion B. Ann Scoott et Grande-Bretagne contre Racing-Cl. de Paris	20.612	3.115.522,50
12-11-50	CYCLISME	Omnium Coppi-Bobet	17.994	4.001.300 »
23-11-52	CYCLISME	2e Omnium Coppi-Bobet	17.883	5.867.350 »
26-1-48	BOXE	Cerdan-Manca	17.769	7.043.659 »
29-4-47	ROLLER-CATCH		17.188	2.314.242,50
31-1-49	BOXE	Jean Stock-Charron	16.760	8.316.056 »
22-2-46	BOXE	Charron-Dauthuille	16.758	4.612.516,50
27-11-50	BOXE	Robinson-Stock	16.739	16.959.639 »
19-1-46	BOXE	Cerdan-Tenet	16.506	4.093.505 »
9-2-48	BOXE	Cerdan-Walzack	16.177	6.946.283 »
24-1-47	HOCKEY	U.S.A.-R.C. Paris	15.710	2.335.728 »
9-1-50	CATCH	Martinson-Sexton	15.580	5.278.875 »
6-2-50	CATCH	Sexton-Miquet	15.502	5.310.441 »
17-3-52	BOXE	Dauthuille-Hayes	15.230	20.343.877 »
21-12-50	BOXE	Robinson-Villemain	15.009	28.806.856 » (recette rec.)
	CYCLISME	Six-Jours 1952	105.889	47.006.100 »

Pour la première fois, le nombre exact de places du Palais des Sports parisien est révélé dans le tableau que publie ci-dessus en exclusivité « But et Club-Le Miroir des Sports ». Sa lecture permet quelques constatations surprenantes. D'abord que le record des entrées payantes n'est pas détenu par la boxe, le catch ou le cyclisme, mais par le patinage et le kockey sur glace. Barbara Ann Scott a battu de loin — de 3.873 spectateurs exactement — Ray Sugar Robinson. Ensuite que le chiffre des recettes ne peut servir de base de comparaison, le prix des places variant suivant la date et les réunions. Vous en doutiez-vous ?

Michel Pomathios (Suite de la page 3)

le major Cyril Gadney d'aller en Angleterre. La bonneterie, les plumes et duvets passent d'abord, pour l'ennui de Mme Pomathios qui trouve que cette double activité absorbe beaucoup son mari.

— Je me suis créé une situation, une clientèle, argumente Pomathios. Si je veux que mon métier soit rentable, il me faut faire 50.000 kilomètres. Je jouerai au rugby quand je pourrai.

Cela ne signifie pas que nous ne reverrons pas Michel sur un terrain, le ballon ovale bien serré contre sa poitrine. L'U.S. Bressanne a dans sa poule Roanne — une ville qui tient décidément une grande place dans la vie de notre trois-quarts — Vienne et le Lyon Olympique. Pour faire plaisir à son beau-père autant que pour se distraire, Pomathios endossera une fois de plus le maillot violet de l'U.S.B. Cela lui sera facile. Entre le ramassage des déchets de bonneterie et les plumes et duvets, il pratique assidûment le footing et le tennis. Alors qu'il y a trois ans, il pesait 103 kilos, ce qui était peut-être excessif pour un homme de 1 m. 86, il n'en pèse plus que 89.

— En quinze jours, je puis être en condition, a-t-il dit à son beau-père qui s'inquiétait de sa forme. Et si je suis sélectionné par la F.F.R., je jouerai dans l'équipe de France, il ne faut que le vouloir, et je le veux.

Pour faire plaisir à M. Crabos, son client en plumes et duvets ? Pour faire enrager M. Devernois, son client en déchets de bonneterie ? Pas du tout. Simplement parce que Pomathios a une ambition très légitime : il veut finir, mais pas tout de suite, sa carrière en beauté.

LILLE A PRIS DEUX POINTS SUR SON TERRAIN

LILLE-LE HAVRE (2-1). Le onze de Lille s'est imposé non sans difficulté sur son terrain devant une formation havraise qui lutta crânement. Les avants normands attaquèrent souvent avec fougue la défense nordiste. Cette ardeur est illustrée ici par le jeune Novotarski qui tire au but malgré l'opposition de Lemaître. Au centre : Pazur. A terre : Grumellon.

CANNES NOUVELLE VICTIME DE SEDAN (4-0)

SEDAN-CANNES (4-0). Sedan a remporté un nouveau succès aux dépens de Cannes, largement dominé. L'ailier droit R. Carpentier semble figurer un pas de danse avec Mouynet.

Le jeune avant centre cannois Tillon aux prises avec l'ex-demi centre du onze tricolore amateur, le Sedanais Eloy. Il se rabat en pleine course pour s'emparer de la balle.